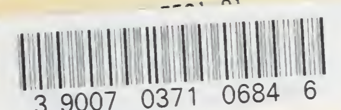



TENTANDA VIA





Date Due

FORM 109			

Sorat.

LA DÉCLAMATION THÉÂTRALE,

POËME DIDACTIQUE

EN QUATRE CHANTS,

PRÉCÉDÉ ET SUIVI DE QUELQUES MORCEAUX DE PROSE.

QUATRIÈME ÉDITION.



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROY.

L'Accueil que le Public & particulièrement les Gens de Lettres ont fait à cet Ouvrage, m'a engagé à le perfectionner autant que je l'ai pu. C'est d'après leurs conseils & leurs lumieres, que j'ai corrigé cette édition. Un Poëme Didactique est l'ouvrage de toute la vie. L'art dont je traite surtout, a mille finesses qu'on n'apperçoit que successivement, & il faut, pour les saisir toutes, qu'une longue habitude du Théâtre seconde les réfléxions du Cabinet.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

De tous les Arts d'agrément, la Déclamation eſt, ſans contredit, un des plus brillants, un des plus faits pour ſéduire & procurer à la Société des plaiſirs nobles & d'utiles délaſſemens. Toutes les nuances des paſſions, toutes les délicateſſes de l'eſprit, &, ſi l'on peut le dire, toutes les fibres du cœur humain ſont aſſujetties à cet Art enchanteur que les hommes de goût adorent, & qu'eſtiment les Philoſophes. Inſéparable des Lettres & des Sciences, il a contribué, comme elles, à conſacrer le repos de ces Nations prédominantes, qui ſe ſont diſputées, tour-à-tour, le droit

d'éclairer la Terre, après l'avoir ravagée. La Déclamation, chez elles, faiſoit partie de l'éducation; elle étoit comptée parmi ces exercices néceſſaires pour développer les grâces du corps, aſſurer la contenance, fixer le maintien, & mettre en jour les dons de la Nature. Ce ſeroit mal définir un Art auſſi étendu, que de le borner à la ſimple récitation théâtrale. Le geſte, l'action, la marche, l'expreſſion du viſage, l'éloquence muette des mouvemens, tout l'extérieur en dépend, & lui doit cet accord majeſtueux qui donne la vie à la parole, & perfectionne les effets.

Il eut, ainſi que les autres Arts, ſon enfance, ſes progrès, ſes variations, & parut ſous autant de formes qu'il y a de différences dans le caractère des Peu-

ples qui l'ont cultivé. Il eſt probable, & même prouvé par tous les témoignages des Anciens, que leur Déclamation étoit nottée, & qu'ils l'accompagnoient d'un Inſtrument. On faiſoit la Muſique d'une Tragédie, à-peu-près comme on fait aujourd'hui celle d'un Opéra. Peut-on ſouffrir, dit Lucien, qu'Hercule, la maſſue à la main, couvert d'une peau de Lion, & l'air formidable, vienne ſur un Théâtre frédonner le récit de ſes travaux ? Cet uſage, il eſt vrai, ſemble bien abſurde, au premier coup d'œil; mais il ceſſe de l'être autant, lorſqu'on veut réfléchir à la Proſodie des Langues Grecque & Latine. La prononciation naturelle étant déjà meſurée, harmonieuſe, & preſque muſicale, le chant de la Déclamation n'avoit plus rien d'extraordinaire, & devenoit

même indiſpenſable. Lucien, qui ſe mocque de tout, & ſe déclare, ſans reſtriction, contre l'emphâſe des Acteurs de ſon temps, n'a pas manqué de tourner en ridicule leur maniere de s'habiller. Ils ſe guindoient ſur une eſpèce de chauſſure appellée Cothurne : non contens de ce piedeſtal, ils ſe groſſiſſoient par le milieu du corps, afin que leur circonférence fût proportionnée à leur élévation ; de ſorte que Philoctéte, Agamemnon, ne ſe montroient aux yeux des Spectateurs que bien matelaſſés, bien remboures, & avec une taille giganteſque. Tout cela paroît monſtrueux, & le ſeroit effectivement parmi nous qui ſommes empriſonnés dans nos ſalles de Spectacles, & preſque confondus avec les Acteurs ; mais, comment, dans une étroite enceinte, pouvons-nous

rapprocher l'Optique des immenses Théâtres de la Grèce & de Rome ? Sans les précautions que l'on prenoit alors, tous les grands Personnages qui figuroient dans les Drames, n'auroient eu l'air que de Pigmées ; la vraisemblance étoit manquée, l'illusion détruite. Cette exagération prétendue, sçavamment combinée avec les effets de la perspective, rentroit dans l'ordre de la Nature, & ne pouvoit déplaire qu'à un esprit cynique & mordant qui, n'épargnant pas des Dieux mêmes, ne se faisoit aucun scrupule de s'égayer sur des Comédiens.

Ce que je ne puis comprendre, & serois presque tenté de ne pas croire, malgré la foule des autorités qui l'appuient, c'est ce bizarre partage de la Déclamation entre l'Acteur chantant

& l'Acteur geſticulant. Ce double emploi devoit diſtraire l'attention, diviſer l'intérêt, & nuire à cet enſemble, ſi recommandé dans les repréſentations théâtrales. Pouvoit-on voir, ſans éclater de rire, un Perſonnage débitant de ſang-froid & les bras croiſés des vers brûlans, où ſe peignoient tour-à-tour l'ambition, l'amour, la fureur, la haine; tandis que l'autre, obligé de ſe taire, ſe dédommageoit de ſon ſilence, par une agitation perpétuelle, des mouvemens convulſifs & des contorſions épouvantables? Sans doute, dans les endroits pathétiques, il étoit auſſi chargé des ſanglots & des larmes. Son immobile compagnon ſe voyoit diſpenſé de tout, excepté de la mémoire; & la perfection de ſon talent conſiſtoit, apparemment, à ne s'émouvoir de rien.

Quelque respect superstitieux que l'on conserve à l'Antiquité, il n'est guère possible de justifier cette ridicule méthode. Il arrivoit souvent que le silencieux Faiseur de gestes s'acquittât mal de son rôle, & que le Chanteur excellât dans le sien: dès-lors on devoit huer l'un, en même tems qu'on applaudissoit l'autre. Quelle majesté pouvoit avoir un pareil spectacle ? Et doit-on se figurer que les Romains, parce qu'un de leurs Acteurs * s'enroua à leur répéter un Morceau brillant d'un Drame, se soient avisés de cet enfantillage, qui dégrade leur Théâtre aux yeux de la Raison ?

L'ABBÉ Dubos discute longuement

---

* Livius Andronicus, dans une de ses Piéces dont on lui fit répéter plusieurs fois quelques vers frappants.

tous ces objets ; il procéde par ſections, & eſt ennuyeux par chapitres. S. Cyprien, Juſtin le Martyr, l'hérétique Tertullien, Auteurs ſacrés & profanes, il met tout à contribution pour la plus grande gloire du Théâtre. Ce fatras, qui contient cent pages dans ſes volumineuſes réflexions eſt réduit à vingt par M. l'Abbé de Condillac : l'un n'eſt qu'un Sçavant ; l'autre eſt un Philoſophe.

QUOI QU'IL en ſoit, la Déclamation étoit dans la plus grande eſtime chez les deux Peuples les plus polis de l'Univers. Cet Orateur fameux qui, du haut de la Tribune, en impoſoit au Vainqueur d'Athènes, & porta ſi loin les conquêtes de l'éloquence, prenoit des leçons du Comédien Andronicus. Quintilien cite ſouvent avec éloge Eſo-

pus, célébre Acteur ; & l'amitié de Cicéron pour Roſcius prouve à la fois & le talent de ce Comédien, & le cas que l'on faiſoit à Rome de l'art de déclamer. L'orſqu'on vouloit déſigner la ſupériorité de quelqu'un dans un genre, on diſoit de lui que c'étoit un Roſcius. Il paroît que cet Acteur réuniſſoit tous les ſuffrages, &, n'eût-il obtenu que celui de ſon illuſtre Panégyriſte, ç'en étoit aſſez pour le recommander à la poſtérité. Mais je ne conçois pas comment il put s'aſſervir à l'uſage dont je viens de parler, ayant ſes propres réflexions pour guides, & Cicéron pour ami. Il eſt certain au moins qu'il en ſentoit l'abus. S'il en faut croire l'Orateur Romain, Roſcius avoit réſolu de déclamer plus lentement, en dépit du Chanteur & des flûtes qu'il vouloit obliger à le

ſuivre. Son geſte ſe ralentiſſoit ſouvent, quoique le chant fût rapide & la meſure précipitée. Il oublioit l'accompagnement pour conſulter le ſens du rôle, puiſoit dans l'abandon de quelques parties une nouvelle force pour faire briller les autres, plaçoit dans ſon action ces ombres délicates, qui en augmentent l'intérêt, & frappoit enfin ces grands coups de Maîtres, toujours amenés par quelques ſacrifices. Dans cet éloge ſont compriſes les principales qualités d'un Acteur; & Roſcius, quelles que fuſſent ſes idées, ne pouvoit éluder entierement la tyrannie de la coutume & le caprice de la multitude.

J'AI crû qu'un précis de l'ancienne Déclamation devoit trouver ſa place à la tête de cet Ouvrage, pour ceux &

celles qui, cultivant leur art ſans le connoître, ne ſe donnent point la peine d'en approfondir l'origine, & d'en ſuivre les viciſſitudes.

L'ART de déclamer, parmi nous, fut long-temps informe & digne des tréteaux ſur leſquels il s'exerçoit. Ce ſont les grands Ecrivains qui font les grands Acteurs. Jodelle voulut rétablir la Tragédie & la Comédie avec des Chœurs, ſelon la forme des Anciens; mais ſes Ouvrages étoient auſſi pitoyables que les Hiſtrions qui en chargeoient leur mémoire; & ſon nom n'a paſſé juſqu'à nous, que pour ſervir d'injure aux Modernes qui lui reſſemblent. Garnier ne forma point de meilleurs Comédiens; & ceux qui penſionnoient le Poëte Hardi, pour qu'il eût à leur fournir par an ſix

Tragédies complettes, donnent à croire, par l'oubli où ils ſont plongés, qu'ils avoient plus de courage pour apprendre, que de talent pour repréſenter. Il ne ſemble pas même que, du tems de Rotrou, bien ſupérieur à ces trois hommes, il ait paru aucune Troupe ſupportable, & qui mérite de nous arrêter un moment.

Le Siécle de Louis XIV fut pour l'Europe un faiſceau de lumière, qui éclaira tous les Arts, ſe répandit ſur tous les objets, & vivifia, en quelque ſorte, la maſſe de l'eſprit humain. Le Théâtre ſortit de ſon cahos. La Tragédie s'éleva au plus haut dégré ſur les aîles de Corneille ; le génie fit naître le goût, & des Acteurs parurent. * Les deux Baron

* Je ne m'arrêterai, dans cette légère eſquiſſe,

étonnerent par la perfection de leur jeu: ils franchirent l'intervalle qui ſépare toujours l'enfance d'un Art, ſes progrès & ſa maturité. Le ſeul talent de Corneille en enfanta mille autres. C'eſt ainſi qu'un grand Homme donne l'impulſion à ſon Siécle, & influe ſur ce qui l'environne, en verſant dans les ames cette rivalité, cette émulation créatrice qui produit dans tous les genres les efforts & les ſuccès. Il

---

qu'à la Déclamation Tragique, comme tenant de plus près à l'Art en général, s'appropriant plus particulierement le titre de Déclamation, & étant ſujette à beaucoup plus de changemens. D'ailleurs, tout le monde ſçait que les trois Spectacles ſe ſont perfectionnés en même tems, & ont brillé du même éclat. Le mouvement une fois donné, les progrès de l'un ont entraîné ceux de l'autre. Si j'avois voulu m'appéſantir ſur chacun d'eux, je ſerois tombé dans une Diſſertation très-longue & très-ennuyeuſement inutile.

ſembloit qu'il ſe fît alors une noble conſpiration de tous les talens pour former le plus beau des Siécles, ſous un Monarque vraiment digne du Trône, par cet inſtinct de grandeur qui alluma bientôt l'enthouſiaſme des Sujets.

C'EST de-là que la Déclamation compte ſon premier âge, & preſque ſes plus beaux jours. Racine ſuivit; & Champmeſlé, de ſon temps, fut un préſent dont l'Amour voulut embellir la Scène. L'Auteur de Phédre, de Bérénice, d'Iphigénie, ne put réſiſter à la ſéduction d'un organe touchant qui ſecondoit ſon génie, & multiplioit ſes adorateurs. Il ſe plaiſoit à perfectionner lui-même cette Actrice charmante qui trouvoit dans ſon cœur toutes les diſpoſitions néceſſaires pour bien profiter des leçons d'un pareil Maître.

Maître. Quelles leçons ! depuis ſurtout qu'elles furent échauffées de ce feu, que Racine ſçavoit ſi bien peindre & devoit ſi bien ſentir. Ils ſe couronnoient du même laurier, & avoient établi entr'eux une douce communauté de gloire & de talens qui intéreſſoit le Public, & ſembloit aſſurer ſes plaiſirs.

Après cette agréable époque, la Déclamation commença à dégénérer & à perdre de ſon premier luſtre. Le François eſt trop brillant dans ſes goûts pour n'être pas volage ; il ſe refroidit bientôt ſur cette noble ſimplicité qui avoit fait ſes délices ; on chercha d'autres moyens, d'autres combinaiſons, & l'Art fut altéré par les efforts que l'on tenta pour l'enrichir.

BEAUBOURG, gâté par les applaudiſſemens, s'abandonnoit à une fougue monotone qui éblouit d'abord, & dut plaire à des Spectateurs, dont le goût émouſſé demandoit qu'on le réveillât, à quelque prix que ce fût, & qu'on l'arrachât par de fortes ſecouſſes à l'ennui & aux langueurs de l'habitude. Cet Acteur, d'après les notions que j'en ai pu recueillir, jouoit tout du même ton, & avec le même emportement; nulle tranſition, nul repos, nulle intelligence des contraſtes : ſon jeu étoit tout d'une piéce, & n'eſt échappé au mépris que par une chaleur déſordonnée, qui mêloit confuſément quelques beautés à d'horribles défauts.

Mlle. DUCLOS, de ſon côté, introduiſoit dans la Déclamation une eſpece

de Musique & de Chant, qui en faisoit un langage à part, & en détruisoit tout le charme. Elle déclamoit par octave, & l'on auroit pu noter ses inflexions. On voulut bien attribuer à son génie une nouveauté qu'on ne devoit qu'à son organe ; & le troupeau des Admirateurs la plaça bientôt sur le trône de Melpomène. Elle eut pourtant des avantages réels qui lui font pardonner ses succès. Ses larmes étoient belles, sa douleur touchante, sa figure vraiment tragique : elle pleuroit à tort & à travers ; mais enfin elle pleuroit, & c'en étoit assez pour émouvoir le Spectateur, qui excuse tout, en faveur de l'ame, première & rare qualité, sans laquelle toutes les autres n'obtiennent que des succès passagers.

TEL étoit l'état de notre Déclama-

tion, lorſqu'une Actrice inimitable vint lui rendre ſes premiers traits, & la ramener à la pureté de ſon origine. Les Lettres furent à la fois éclairées par deux phénomenes, le Couvreur & M. de Voltaire. Quels beaux jours cette double Aurore promettoit à la Nation ! Elle ne fut pas trompée dans ſes eſpérances. Les Ouvrages de l'un trouverent toujours dans l'autre une interprête intelligente & digne du génie brillant qui l'aſſocioit à l'éclat de ſes travaux. Elle avoit l'organe voilé, mais intéreſſant, la taille peu avantageuſe, mais noble & facile, ſurtout une de ces phyſionomies, qui parlent à l'ame & s'embelliſſent par l'expreſſion du ſentiment. Jamais de ſi beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs. La Muſe Tragique y reſpiroit toute entiere. On retrouvoit dans ſon jeu

la ſageſſe de Baron & la chaleur de Mlle Duclos. C'étoit le comble de l'Art ; c'étoit plûtôt le chef-d'œuvre de la Nature. L'Auteur d'Alzire & de la Henriade fut toujours ſon admirateur & ſon ami ; & , lorſqu'il lui eut fermé les yeux , il jetta des fleurs ſur ſa tombe , lui paya le tribut de ſes larmes , & la vengea , autant qu'il fut en lui , de l'outrage de la Nation & des fureurs du préjugé. Pour moi , lorſque mes regards ſe repoſent quelque tems ſur les traits de Mlle le Couvreur que nous a tranſmis le pinceau de M. Coypel , dans l'attitude de Cornélie tenant l'urne de Pompée ; je ne puis me défendre de l'attendriſſement involontaire, que fait naître en moi l'image d'un grand talent qui n'eſt plus , & d'une indignation ſecrette , trop bien juſtifiée par notre ingratitude.

C'EST à cette illuſtre Actrice qu'eſt dû l'honneur d'avoir enfin fixé le vrai genre de la Déclamation, & déterminé le goût du Public jusqu'alors flottant, inquiet & amoureux des Nouveautés. Dufreſne, Mlles de Seine & Balicourt marcherent ſur des traces encore récentes, & furent dignes de leur modèle. Le Théâtre, depuis, a toujours été rempli par des Sujets diſtingués dans des genres différens, & ne laiſſe le droit de ſe plaindre qu'à ces hommes difficiles, Cenſeurs éternels du préſent, & qui ne louent que ce qu'ils ont perdu.

SI l'art de déclamer aujourd'hui paroît un peu s'éloigner des vrais moyens & négliger les grands effets, en récompenſe il a beaucoup acquis du côté du raiſonnement. Cet eſprit philoſophique, qui,

comme une féve nouvelle, a circulé dans toutes les branches de la Littérature, est venu soumettre à sa justesse le délire brûlant de l'ancienne Déclamation. Plus ingénieuse & moins libre, moins vigoureuse & plus parée, elle mesure la carriere où elle s'élançoit autrefois : elle nous rend en graces les transports que nous regrettons, & nous offre des tableaux d'un dessein plus correct, d'un coloris plus sage, si l'on peut le dire, & d'une ordonnance plus réfléchie. M. le Kain & Mlle Dumesnil sont les seuls qui connoissent encore ces écarts, cette fougue impétueuse & cet involontaire oubli de soi-même qui enléve au Spectateur le tems de l'examen, & au Critique le froid compas de l'analyse. Plusieurs de nos Acteurs se félicitent d'avoir introduit dans leur jeu ce qu'ils appellent des tons de

vérité. Ces sortes de tons, tout à-fait disparates avec ceux qui précédent & qui suivent, m'ont quelquefois paru trop brusques, trop saillans, & tombent presque toujours dans ce familier qu'il faut éviter avec autant de soin que l'emphase & le gigantesque. D'ailleurs, ces passages une fois saisis, dégénerent en refrains monotones, que le Public attend & que l'Acteur ne manque jamais; ce qui prouve qu'ils sont les fruits de la combinaison, & ne partent point de l'ame, unique source des tons de vérité, ces éclairs du moment, que souvent on ne retrouve plus, & qu'il ne faut jamais chercher.

Un autre inconvénient de nos représentations théâtrales, c'est le défaut d'ensemble & d'unité. Un Personnage qui

mettra dans ſon débit de la légéreté & même de la précipitation, rencontre un Interlocuteur, dont l'organe lourd, traînant & pareſſeux, peſe ſur chaque ſyllabe, & retarde la célérité du Dialogue. Ces différens ſyſtèmes deviennent choquans & pénibles pour les Spectateurs. Je ne prétends pas fondre toutes les manieres en une, commander aux organes, & nous priver de cette variété heureuſe que la Nature a miſe dans les talens : mais je voudrois (& cela, je crois, n'eſt pas impoſſible,) je voudrois, dis-je, qu'on admît une eſpéce de ton fondamental, par lequel on pût régler, pour ainſi dire, tout le mouvement de la repréſentation, & remédier à cette bigarrure inſupportable, qui ſe reproduit de Scène en Scène, & ſe fait trop ſentir aux oreilles délicates, pour ne pas être un véritable défaut,

A cela près, notre déclamation a conservé des traits précieux, que les connoisseurs ne laissent point échapper. Le costume, quoique loin encore de la perfection, n'est plus aussi négligé qu'il l'étoit. Une Sarmate ne vient plus sur la Scène faire l'amour en grand panier. Tous les Héros de Rome ne paroissent plus en gants blancs, & avec des coëffures à la Française. Mademoiselle Clairon est la premiere, qui ait senti le ridicule de ces mascarades tragiques; éclairée sur l'abus, elle a tout fait pour le détruire. Cette Actrice a sçu joindre à son talent cette Philosophie qui en étend la sphère, lui ouvre des sources nouvelles, & soumet à la réflexion ce qui n'est bien souvent que l'effet du méchanisme. Ornement de la Scène Françoise, elle en fut aussi la bienfaitrice, & mérite cet éloge que l'on doit

à tous ceux qui ont le courage d'inſtruire ou d'amuſer une Nation, trop ſujette à briſer, en un jour, l'Idole de vingt années.

Mlle Clairon a certainement ennobli ſon Art, autant qu'il lui a été poſſible, chez un Peuple qui, en accordant la gloire, défend de prétendre à l'honneur, & flétrit, par habitude, cette portion utile de Citoyens, auſquels il ſemble avoir confié la garde de ſes chefs-d'œuvres & le dépôt de ſes plaiſirs. » Je me ſuis tou-
» jours étonné, m'écrivoit M. de Vol-
» taire, qu'un Art qui paroît ſi naturel,
» fût ſi difficile. Il y a, ce me ſemble,
» dans Paris beaucoup plus de jeunes
» gens, capables de faire des Tragédies
» dignes d'être jouées, qu'il n'y a d'Ac-
» teurs pour les jouer. J'en cherche la

» raiſon, & je ne ſçais ſi elle n'eſt pas » dans la ridicule infamie que des Wel- » ches ont attachée à réciter ce qu'il eſt » glorieux de faire. Cette contradiction » Welche doit révolter tous les vrais » François. Cette vérité me ſemble mé- » riter que vous la faſſiez valoir dans une » nouvelle édition de votre Poëme.

Rien n'eſt plus juſte ſans doute que la réflexion de M. de Voltaire ; mais ce dont il ſe plaint eſt un mal ſans reméde. Ces maudits Welches ſont incurables apparemment, puiſqu'il n'a pu les guérir. nous acquérons volontiers, mais nous ne voulons rien perdre, pas même un préjugé. Le pli d'une nation ne s'efface plus, quand il eſt une fois fortifié par le tems. Il en eſt de certains vices dans la morale, comme de ces humeurs vieillies dans le corps humain ; tout ce qu'on peut, eſt de

ne les point aigrir, il n'y a point d'eſpérance de les déraciner. La flétriſſure que l'on attache à l'état de Comédien a peut-être un de ſes principes dans notre amour propre même. Peut-être ne voulons-nous pas que des gens qui ont, quand ils ſont bien leur métier, trois ou quatre heures de gloire par jour, aient encore cette conſidération habituelle & avouée dont jouiſſent les autres citoyens.

Quoi qu'il en ſoit, cet état a trouvé grace auprès de tous les bons eſprits. Jamais le talent de jouer la Comédie n'a été plus accueilli, ni plus répandu. Il devient l'amuſement de nos plus brillantes Sociétés. Elles ont, preſque toutes, leur Théâtre & leurs Acteurs, nos femmes ont quitté leurs navettes & leurs tambours, pour feuilleter de jolis Rôles; & nos jeunes gens, copiſtes fidéles de ces Dames, ſont moins bons

Cochers, mais bien meilleurs Comédiens.

De tout ce qu'un monde frivole invente, depuis quelque tems, pour diversifier son ennui & son oisiveté pénible, cette fantaisie est celle où l'ame & l'esprit trouvent le mieux leur compte. Ce sont, au moins, quelques idées qui entrent dans des têtes, où rien n'entroit auparavant. Dans la foule des Comédiens de société, il s'en trouve de très-bons, & qui ont, par-dessus les Acteurs de profession, cette aisance, cette liberté, & cette longue habitude de prendre dans les cercles où ils vivent, toutes sortes de masques différens. Un autre avantage de ce goût moderne, c'est la rivalité nouvelle qu'il établit parmi les femmes : de là mille jalousies, l'acharnement d'une troupe contre une autre, de petites haines délicieuses

qui animent les ſoupers, les toilettes, charment le déſœuvrement, rempliſſent les intermédiaires de la galanterie, & rendent le commerce plus piquant, plus doux, plus enchanteur que jamais.

J'AI crû cet inſtant favorable, pour recueillir mes idées ſur l'art dont il s'agit, les réduire en corps de préceptes, & y joindre le preſtige de la verſification. D'ailleurs, les Ouvrages didactiques ſont peu communs, parmi nous; & c'eſt, pour moi, une raiſon de plus de hazarder celui-ci.

VOUDRA-T-ON me permettre quelques réflexions ſur ce genre qui a ſes richeſſes & ſes difficultés? Virgile, dans ſes Géorgiques, nous en a donné le pre-

mier modéle : il n'a point dédaigné d'enlacer quelques fleurs des champs au laurier de l'Enéïde. L'Art Poëtique d'Horace étincelle de beautés, & respire cette négligence heureuse, qui caractérise les Jeux du grand Homme. Celui de Boileau, ce Législateur de la Poësie Françoise, est plus sage, plus méthodique, plus travaillé, c'est le désespoir des Versificateurs. Mais, qu'il est loin encore, avec tous ces avantages, du génie brillant & facile qu'il voudroit imiter ! l'un instruit en se jouant ; c'est un Philosophe aimable qui fait badiner ensemble les Graces & la Raison ; l'autre, dès son début, affiche la sévérité. Le Poëte latin a la gaîté d'un homme du monde ; le Français, l'humeur d'un Aristarque vieilli dans l'ombre du cabinet ; il vous traîne au but où l'autre vous conduit, & dégoûteroit presque

que d'un Art dont il donne les meilleures leçons. Les essais de Pope sur l'homme & sur la critique ont toute la chaleur du genre. La fougue du génie Anglois s'y renferme dans les bornes du goût.

M. l'Abbé d'Olivet mit au jour, il y a plusieurs années, une collection de petits Poëmes latins, dans le genre dont nous parlons, pleins de Poësie & de fictions agréables. Il seroit à souhaiter qu'une plume élégante en traduisît quelques-uns, tels que *l'Origine de l'aiman*, *le Geste*, *la Musique*, *le Mariage des fleurs*, *la Peinture*, ce Poëme charmant de M. l'Abbé de Marsy. C'est la Peinture elle-même qui lui a prêté la palette, où il a broyé de si riantes couleurs : toutes les épines de l'Art disparoissent ; & s'il ne conduit pas par dégrés la main du Pein-

tre, au moins accélere-t-il ses progrès ; en embrâsant son imagination. Dufresnoy entre plus avant dans les mystères de l'Art ; M. Wattelet, après eux, en a recueilli tous les principes. L'ouvrage de ce dernier est profond, bien distribué, rempli de connoissances ; on admire à chaque pas la difficulté vaincue. Enfin M. Lemierre vient de prouver qu'on peut rajeunir une matiere déja traitée. Son Poëme est plein de vers brillans, de préceptes écrits avec précision : il se fait distinguer sur-tout par une maniere hardie & originale, qui étonne le goût timide des gens du monde, mais qui plaira toujours aux Connoisseurs.

Tous les Sujets que je viens de citer sont sans doute bien choisis : celui de la Déclamation nous manquoit ; & le Public n'aura à se plaindre que de l'exécu-

tion. La Nature commence un Acteur ; c'est l'étude qui l'achéve. L'Athléte, dit Horace, qui brûle pour le prix de la course, s'est habitué dès sa tendre jeunesse aux plus violens exercices ; il a tout supporté, la chaleur, le froid, & plus que tout cela, la privation des plaisirs. Le Flûteur qui joue aux Fêtes d'Apollon, a tremblé long-tems sous un Maître. Il en est de même d'un Acteur ; il lui faut du travail & des leçons. J'ai tâché d'égayer les miennes, de les débarrasser sur-tout de ce ton dogmatique & magistral qui effarouche & n'instruit point.

Ce Poëme ne fut, dans son origine, qu'une centaine de vers jettés au hazard sur la Déclamation tragique. J'étendis mes idées dans une seconde édition ; & j'en formai le premier Chant de mon

Ouvrage. Ce Chant même, tel qu'il reparoît, eſt entiérement rajeuni par les augmentations que j'y ai faites & beaucoup de changemens dans les morceaux que j'ai conſervés.

CELUI de la Comédie m'offroit une moiſſon abondante d'images agréables, de réflexions piquantes, & de préceptes ingénieux; la gaîté, la Philoſophie, la raiſon ſans pédantiſme, telles ſont les ſources où j'ai dû puiſer; mais toutes ces richeſſes peut-être ont reſſemblé pour moi à ces ondes fugitives, qui ne s'approchent des lévres de Tantale, que pour tromper ſa ſoif & ſon avide impuiſſance. Au reſte, je n'ai pas prétendu ſaiſir & fixer ces fineſſes innombrables que l'inſtinct du talent devine, & qui ſe dérobent aux lenteurs de l'examen. Ne pouvant

épuiser les trésors de mon Sujet, j'ai tâché de me sauver par le choix. Les Arts d'agrément allument l'imagination, s'emparent de l'ame, & ne laissent point à l'esprit le tems d'approfondir. Ce sont des fleurs dont le léger duvet disparoît sous la main pesante qui les touche.

Je ne me suis attaché, dans le Chant de l'Opéra, qu'à la partie de la Déclamation & du Jeu théâtral. Je n'avois point les connoissances nécessaires pour m'enfoncer dans les secrets de l'harmonie, & dans ces discussions épineuses, qui fourniroient la matiere d'un Traité. J'ai interrogé dans les critiques & les préceptes que j'ai hazardés, ce tact universel que donnent le goût & le sentiment. Si ces guides m'ont égaré, je les remercierai de mon erreur, que je pré-

fére à cette vérité mathématique qui s'élance toute hérissée, de la tête de nos Calculateurs.

L'OPÉRA, comme tous les autres Spectacles, a ses Censeurs & ses Partisans. Ceux qui raisonnent leurs plaisirs, qui se rendent compte de leurs sensations, & dédaignent ces surprises faites à l'esprit humain, tels que Boileau, la Bruyere, l'éloquent Rousseau de Genève, se sont élevés contre ces absurdités, & cette indigente magie, dont s'enorgueillit la Scène Lyrique. Le simple & judicieux la Fontaine a tourné en ridicule avec sa naïveté ordinaire.

Ces Dieux mal suspendus criant au Machiniste.

Il est vrai que tout cet attirail, ces ressorts grossiers, ces fils apparens, qui

ſoutiennent ce frêle édifice, obtiendront avec peine l'aveu des Partiſans de la Nature & de la vérité. Un monde magique cependant peut avoir ſa vraiſemblance à part, qui, les premieres ſuppoſitions faites, ne ſeroit jamais démentie, & prêteroit aux miracles de la Féerie, le mérite même de la Nature. Mais, pour en venir là, il faudroit une Salle, des Artiſtes, & un Public en état de payer ſes places. Un Spectacle tel que je l'imagine, ruineroit ſes admirateurs. Quelle illuſion notre Opéra, tel qu'il eſt aujourd'hui, peut-il eſpérer d'une magnificence meſquine qui en augmente le ridicule ? Ce ſont toujours les Directeurs qui tiennent la baguette, & je ne reconnois point Armide, à ſon œconomie. Je ne parle ici que de l'exécution. Ce Spectacle, malgré tous ſes inconvéniens, aura toujours pour lui

le génie de Rameau, & les brillantes productions de cet Auteur charmant, que les Graces ont si bien consolé des outrages de la Satyre. La même franchise qui me fait risquer ces réflexions, me force de convenir que la partie des Ballets * y est supérieurement traitée, & doit satisfaire le goût le plus difficile. C'est qu'elle est indépendante de cet échaffaudage qui influe sur les autres accessoires. Je ne suis point entré dans tous ces détails; je les ai crus étrangers à mon Sujet, que j'ai dû resserrer dans les limites de la Déclamation.

Si ce Poëme après tout, ne forme point de grandes Actrices & de bons Acteurs, ce que je n'ai pas tout-à-fait la présomption d'espérer, du moins ceux

* J'en parlerai dans le Discours qui suit.

qui se destinent au Théâtre, y puiseront-ils le goût de leur Art, & l'amour-propre nécessaire pour en franchir les obstacles. Ce n'est point le précepte par lui-même qui réussit, c'est la forme sous laquelle il est présenté. Suffit-il de parler à l'esprit toujours impérieux & rebelle ? Il faut échauffer l'imagination, exciter l'enthousiasme, intéresser la vanité, mobile universel, qui sert plus au progrès des Arts que toutes ces froides méthodes, que méprisent ceux même qui en profitent.

Un autre mérite qu'on ne pourra me refuser, c'est le ton impartial, qui sans doute fera quelques mécontens. On ne trouvera point, dans cet Ouvrage, un seul jugement que je voulusse rétracter. La séduction des charmes n'y fait point

panćher la balance, en faveur de la médiocrité. Je ne péſe, & n'apprécie que le talent : ceux ou celles qui en manquent, peuvent ſe diſpenſer de me lire, pour peu qu'ils aiment les éloges, ou redoutent la vérité.



NOTIONS

Sur la Danse ancienne & moderne.

LA Danse n'est point étrangere à mon sujet : elle peut être regardée comme une Déclamation muette. Ses mouvemens, quand ils sont expressifs, deviennent aussi intelligibles à l'esprit & à l'ame, que les articulations même de la parole. Qu'importe l'instrument dont les arts se servent, s'ils se rapprochent dans leur but & dans leurs effets? Peindre, émouvoir, voilà le point où tout se réunit. Le sentiment, dans un certain dégré de chaleur se crée des organes inconnus aux autres hommes ; & peut-être existe t-il encore des moyens innombrables & tous différens, de produire les mêmes émo-

tions *Préville* jouant un rôle de *Crispin*, *Dauberval* dansant un pas de Matelot, me causent une égale ivresse ; avec cette différence que *Dauberval* a un organe de moins, différence qui ne m'est point sensible, tant que mon plaisir dure ; parce que le plaisir interdit la réflexion. Qu'on entreprenne de me faire rire, ou pleurer par quelqu'organe que ce soit, si l'on y parvient, je suis content, & je rends grace à la nature d'avoir sçu varier, à l'infini, les secrets de se reproduire. Tous les talens se tiennent ; ce sont autant d'anneaux qui forment une même chaîne. D'après ce principe, on ne sera pas étonné que j'associe la Danse aux autres parties de la Déclamation. Cet art n'est pas aussi frivole qu'on se l'imagine. Chez quelques Peuples de l'Antiquité, il tenoit aux mœurs, à la législation, & devenoit

un reſſort du gouvernement. Je vais raſſembler les Notions que j'en ai recueillies, & les mettre ſous les yeux des Amateurs.

Ceux qui ont la manie de remonter aux ſources, & qui ne parlent de rien, ſans citer le Déluge ou la Création du Monde, placent le berceau de la Danſe dans ce Jardin de délices, où l'homme, en naiſſant, ſe vit entouré des merveilles de la nature : l'aſpect des Cieux, l'éclat de cette voûte lumineuſe, où tant d'Aſtres ſont attachés, la majeſté des bois, le criſtal fluide des ruiſſeaux, la variété des fleurs, le frapperent, *diſent-ils*, avec une ſi douce violence, que, dans ſon tranſport, il ſe mit à ſauter, en actions de graces, & pour rendre ſon premier hommage à l'Auteur de tant de bien-

faits. Il eſt certain, que le premier Homme fut le premier Danſeur, il ne lui à fallu, pour déterminer le mouvement de ſes pieds & de ſes bras, qu'une ſenſation vive à exprimer. Les ſenſations ſont les principes de tous les arts : elles ont produit le chant qui, à ſon tour, a fait naître la Danſe, en inſpirant des geſtes relatifs aux différens ſons dont l'oreille fut affectée. Mais il ne s'agit point ici de ces pas imparfaits, de ces ébranlemens involontaires qui emportent loin de lui un Etre fortement agité. La Danſe réduite en art eſt la ſeule qu'on examine. Le peuple Juif, le premier, nous en donne des notions diſtinctes & appuyées par beaucoup de paſſages de l'Ecriture. La Danſe ſacrée des Anciens retrouve ſon inſtitution dans les rites de la primitive Egliſe.

Après le paſſage de la Mer rouge, Moïſe, pour conſacrer ce miracle, fit exécuter un Ballet ſolemnel. Les filles de Silo danſoient dans les champs, lorſque les jeunes garçons de la Tribu de Benjamin les enleverent de force, ſur l'avis des *Sages* d'Iſraël. David danſa devant l'Arche. Les exercices les plus innocens peuvent dégénérer en abus. Dans un de ces momens, où une multitude échauffée ne connoît plus de frein, les Hébreux qui avoient l'humeur à la danſe, conſtruiſirent un Veau d'or, & ſe mirent à danſer autour. Cette tranſgreſſion de la Loi fut ſuivie d'un maſſacre expiatoire que Moïſe ordonna. Ces danſes reſpectables ont eu ſans doute pour modeles les danſes myſtérieuſes & triſtes des Egyptiens; ils en avoient une nommée *Aſtronomiqne*, dans laquelle, par l'enchaînement de certains

pas, ils prétendoient imiter la rotation reguliere des Aſtres. On reconnoît bien à cette ingénieuſe abſurdité, le caractère des habitans du Nil, qui, dans le même tems, élevoient des Piramides, créoient des loix ſages, & adoroient des Crocodiles.

Les Grecs les imiterent, & ne furent pas long-tems à les ſurpaſſer. C'eſt, de tous les peuples qui ont paru ſur la terre, celui qui mit dans ſes plaiſirs, dans ſa religion même, le plus d'attrait, de pompe & de gaîté. Toutes ſes fêtes reſpiroient à la fois le goût & la magnificence. C'étoit en danſant, qu'on célébroit les myſteres d'Iſis & de Cérès. On danſoit dans les Temples, dans les Bois, dans les Campagnes : chaque hommage rendu à la Divinité étoit une expreſſion

touchante

touchante du bonheur des hommes. Quelle adreſſe dans la légiſlation, de lier ainſi les amuſemens d'un peuple au maintien du culte & aux objets les plus graves de la politique! Tout, juſqu'à la frivolité, devient un reſſort utile, quand il eſt bien conduit. On remarque que, dans l'Attique, les Prêtres firent moins de mal que par-tout ailleurs; c'eſt qu'ils intriguoient moins & danſoient davantage.



Licurgue, ce légiſlateur ſi bizarre en apparence, & ſi ſage en effet, connut bien tout le prix de la danſe; il ſentit, à quel point on pouvoit la rendre avantageuſe. Parmi cette foule d'exercices qu'il inſtitua, pour tenir en haleine une jeuneſſe guerrière, cet Art avoit le premier rang. L'éducation des Spartiates n'étoit qu'une diſſipation continuelle & le paſ-

ſage d'un plaiſir à un autre : on leur faiſoit un jeu de leur devoir : auſſi danſoient-ils, en voyant l'ennemi.

DANS les jours de cérémonie, les jeunes garçons & les jeunes filles, mêlés enſemble, exécutoient nuds des danſes décentes qui les formoient à la vertu. Quel peuple, que celui chez lequel on pouvoit employer un pareil ſecret, ſans en rien craindre pour les mœurs !

TOUT le monde ſçait le trait d'Agamemnon qui, en partant pour Troie, confia la Reine à un Danſeur chargé de l'amuſer, pendant ſon abſence. Egyſthe devint amoureux de Clytemneſtre ; mais le Danſeur faiſoit ſi bien ſa charge qu'on rebutoit l'amant : tous les ſoins de l'un ne tenoient pas contre les talens de l'au-

tre, Egysthe en un mot, se crut obligé de tuer le Danseur, pour avoir la femme. La Danse alors étoit une espece de sauve-garde pour l'honneur des maris.

Les Romains emprunterent des Grecs leurs Dieux & leurs Danses. Numa institua un Collége de Prêtres nommés *Saliens*, dont l'occupation étoit de former des Danses guerrieres, autour de l'Autel de Mars. *Caton* ouvrit un bal à l'âge de soixante ans. Ces autorités prouvent assez combien cet Art fut en vogue chez les Maîtres du Monde. Mais ces Danses étoient simples alors, comme les mœurs de la République naissante. Dès que les rafinemens de la corruption vinrent se mêler au fond du caractère national, les Romains préférerent dans leur saltation la force aux graces & les emportemens

de la débauche aux douces attitudes de la volupté. La décence Attique étoit un voile presqu'inconnu, chez un Peuple belliqueux & féroce, qui donnoit à ses fêtes l'empreinte de son génie. Leurs Danses nuptiales, entr'autres, formoient un tableau complet de tous ces grouppes lascifs que la premiete nuit de l'hymen présente à l'imagination.

Ce que l'on rapporte de la Danse des Archimimes, me paroît, sinon fabuleux, au moins très-sujet à discussion. En effet, il est difficile d'imaginer comment après la mort d'un Citoyen, on venoit sous un masque qui imitoit sa ressemblance, faire en dansant, sa Satyre ou son Panégyrique. Avec quelqu'emphase qu'on ait loué cette mascarade prétendue philosophique, elle dégradoit, selon

moi, l'honorable fonction de dire la vérité ; & il vaut mieux la taire prudemment, comme les Orateurs de nos jours, que de la rendre ridicule, comme ces funéraires histrions.

Ce que l'on peut assurer, en quelque sorte, c'est que la Danse Théâtrale parvint dans Rome, au plus haut degré de perfection. * Deux hommes inimitables apporterent sur les bords du Tibre un genre inconnu qui joignoit un mérite réel aux attraits de la nouveauté : ils déployoient dans leurs gestes seuls toutes les ressources de l'éloquence. On raconte des prodiges de cette imitation muette de la nature. Les Acteurs dansans qu'ils formoient furent appellés Pantomimes. Ils

* Pylade, & Bathyle.

firent les délices de Rome : les affaires de la République leur étoient ſubordonnées ; & les Conquérans de la Terre furent quelque tems gouvernés par des Danſeurs.

CETTE Profeſſion devint preſqu'un état : entr'autres priviléges, ils étoient exemts du fouet ; grande diſtinction pour des eſclaves ! les Dames Romaines ſurtout s'étoient déclarées pour eux : elles intriguoient, cabaloient, remuoient tout le Sénat, & leur cherchoient des Protecteurs, même parmi les Peres-Conſcripts. Elles auroient bouleverſé l'Empire, plutôt que de laiſſer tomber un Théâtre qui endoctrinoit leurs paſſions, & fourniſſoit des Athlétes, pour y ſatisfaire. *Juvenal*, dans une de ſes ſatyres, peint avec ſa franchiſe énergique, * la promp-

te ſenſibilité de ces Dames, à la vue de certaines repréſentations. Un pareil enthouſiaſme, qui d'abord encouragea les talens de ces Acteurs, enfla bien-tôt leur vanité : enhardis par l'imprudente familiarité des plus illuſtres Citoyens, ils ſe crurent tout permis, jouoient en Public les objets de leur vengeance particuliere, varioient, chaque jour, les ſcènes de leur impudence, & finirent par pouſſer à bout la vertu des Impératrices. Le Mime Pâris débaucha la femme de Domitien; & Domitien le fit aſſaſſiner. Marc-Antonin eſſuya la même injure, de la part d'un autre Mime : Marc-Antonin la ſupporta patiemment; il laiſſa vi-

---

* Chironomon Ledam molli ſaltante Batyllo, Tuccia veſicæ non imperat : Appula gannit Sicut in amplexu.

vre le Mime, & lui garda ſa femme. Enfin, malgré leurs ſuccès, leurs partiſans, & même leur génie, ces Baladins porterent ſi loin la licence & l'orgueil, qu'ils ſe firent chaſſer de Rome en même-tems que les Philoſophes. Cet événement porta à la Danſe un coup dont elle eut bien de la peine à ſe relever.

MAIS ſon vrai triomphe eſt le crédit où elle s'eſt long-tems maintenue parmi les Chrétiens. Pendant les perſécutions de l'Egliſe naiſſante, il ſe formoit des Sociétés d'hommes & de femmes qui ſe retiroient ſaintement dans les déſerts, pour danſer & faire leur ſalut. Alors, on élevoit dans les Temples une eſpéce de Théâtre ſéparé de l'Autel, tel qu'on le voit encore à Rome dans l'Egliſe de S. Pancrace. C'eſt-là que les Prêtres, les

Laïques, tous les Fidéles enfin danſoient avec la plus grande ferveur. Les Evêques même, pour l'édification, menoient le branle & donnoient l'exemple,

BRANDON, le véridique *Brandon*, affirme que, vers le milieu du dernier Siécle, on voyoit le Peuple de Limoges danſer en rond dans le Chœur de S. Léonard, en chantant. *Sant Marcian, prégas per nous & nous épingaren per bous.*

LES Coutumes les plus auguſtes s'alterent, ſe corrompent & ouvrent ſouvent la porte à la licence la plus effrénée : c'eſt ce qui arriva aux Danſes des Chrétiens ; & c'eſt ce que S. Grégoire déplore avec tant d'onction & d'éloquence. Les jeunes Filles, qui ſe mêlent partout, ſe joignirent aux Danſes des Fidéles, ſous pré-

texte de partager leur dévotion ; &, dénaturant l'esprit de l'Eglise, elles changerent bien-tôt en indécences toutes profanes, un usage sanctifié par l'intention de ses Fondateurs.

MAHOMET, cet imposteur plein de génie, qui trouva le moyen d'établir une Secte, en révoltant la raison ; voulut imiter quelques-unes des sages pratiques des Chrétiens : on dansoit dans nos Eglises, il fit danser dans ses mosquées : les Dervis, espéce de fous mélancoliques, pirouettoient jusqu'à perdre haleine en l'honneur de *Ménélaüs* leur Fondateur, qui dansa, disent-ils, pendant quarante jours, en faisant le moulinet.

C'EST ainsi que les Arts, une fois connus, se partagent, s'étendent, se

diſtribuent de contrée en contrée, & ſe chargent de mille nuances oppoſées, chez les différentes Nations qui les cultivent.

Celui de la Saltation, ainſi que tous les autres, diſparut après ce premier éclat; & l'Europe fut long-tems ſurpriſe de ſe trouver ſans Danſeurs : on vit renaître, alors, les querelles, les guerres d'opinion, les meurtres théologiques; la terre fut enſanglantée par des Prêtres, & pour des argumens. Les ſiécles de lumiere & d'ignorance ont une éternelle viciſſitude, qui ramène alternativement les plaiſirs ou les malheurs des hommes. L'Italie, ce ſol heureux, autrefois l'aſyle des arts, étoit encore deſtinée à les voir refleurir.

Tandis que le Pape Sixte IV écri-

voit ſur le futur contingent, & canoniſoit S. Bonaventure, le Cardinal Camerlingue, ſon neveu, lui donnoit, dans le Château S. Ange, de fort jolis Ballets qu'il compoſoit lui-même. Pendant ce tems-là le S. Pere oublioit de perſécuter les Vénitiens : c'étoit autant de pris ſur les maux de l'intolérance. Mais d'après tous ceux qui ont écrit ſur ce ſujet, la véritable époque du rétabliſſement de la Danſe, eſt la fête qu'un Gentilhomme de Lombardie prépara, dans Tortone, pour Galéas, Duc de Milan, & pour Iſabelle d'Arragon, ſon Epouſe. Un ſimple particulier donna le mouvement aux eſprits : l'émulation vint échauffer ce premier germe ; & l'on vit éclore les Carouſels, les grands Ballets, tous les ſpectacles à machines.

En France on danſoit, au milieu des troubles & des diſcordes civiles. Catherine *de Médicis*, par un tour d'eſprit héréditaire, aſſocioit l'amour du plaiſir aux manéges de la politique; & les Fêtes étoient ſouvent le ſignal des aſſaſſinats.

La Danſe; & c'eſt-là ſans doute, un de ſes plus beaux titres, étoit le délaſſement favori de *Henri IV*. Ce bon Prince, dont l'ame vraiment Royale joignoit des affections douces à des vertus courageuſes, ne dédaignoit point un exercice, où il développoit cette gaîté franche, & cette galanterie cavaliere qui l'accompagna, même dans ſes diſgraces. J'aime à me le repréſenter aſſiſtant aux fêtes qu'ordonnoit Sulli, Miniſtre Philoſophe, ſi digne de contribuer aux plaiſirs de ſon Maître & de ſon ami. Peut-être eſt-ce

durant le regne de ce Monarque, dit *Cahuſac*, que les Français ont le plus danſé, & ſe ſont le mieux battus.

RICHELIEU, qui fit du mal en grand homme, c'eſt-à-dire qui employa pour le bien des reſſorts trop violens, *Richelieu* protégeoit les Arts : il aimoit à ſe diſtraire dans leur ſein de ces travaux pénibles, & de ces combinaiſons profondes, dont le réſultat fut ſi utile à la Monarchie. Dans la même tête il ſçavoit allier le plan d'une Guerre, la conduite d'un Siége, & l'ordonnance d'un Opéra : à l'égard de ce dernier genre, ſes idées naiſſoient en foule, ſe preſſoient les unes ſur les autres ; il poſſédoit le génie qui les fait éclore, mais non le goût qui les choiſit & les met à leur place.

AUSSI presque tous les Spectacles de son tems n'offroient-ils en général, qu'une magnificence mal entendue : nul dessein, nul développement, nulle distribution. C'étoient de grands Ballets allégoriques, où l'on faisoit figurer des êtres moraux, *l'Apparence* par exemple, avec une jupe parsemée de glaces de miroirs, des aîles, & une grande queue de Paon ; le Tems, une horloge à la main ; le Mensonge caractérisé par une lanterne sourde, & autres moralités dansantes, ou emblêmes énigmatiques qui faisoient acheter, bien cher, par l'ennui de les voir, le plaisir de les deviner. Vouloit-on personnifier le monde, on lui donnoit pour coëffure le Mont-Olimpe, & une Carte de Géographie pour vêtement : on écrivoit, en gros Caractères, sur l'estomach, *France* ; *Allemagne* sur le ventre ; *Italie*, sur un

bras ; *Eſpagne* , ſur une jambe ; & ſur le derriere, *Terre auſtrale*, ou *Terre inconnue*. Telle eſt, à peu-près l'idée qu'on doit ſe faire de ces froides allégories qui uſurperent long-tems le titre de grands Ballets.

Nous arrivons enfin à ce ſiécle célébre où tous les Arts ſe perfectionnent & acquierent le degré de chaleur qui les approche de la maturité. Tout fermente à la fois : la gloire ſe montre à la Nation, ſous mille formes éblouiſſantes. Le Génie crée, l'eſprit diſcute, le foyer s'étend, les lumieres ſe répandent, & tout eſt éclairé. Tant que les Spectacles, reſſerrés dans leur deſtination, ne contribuent qu'à l'amuſement d'une Cour, leurs progrès ſont lents ; mais dans ce moment-ci, le Public en eſt devenu lui-

même

même le Juge & le Restaurateur. Il est bien plus difficile, sans doute, d'amuser tout un Peuple, qu'une poignée de Grands affamés de plaisirs : de-là, les combinaisons, les idées neuves, les hardiesses heureuses : l'effort se mesure aux difficultés, l'émulation aux récompenses. Sous l'œil redoutable du Public, l'arrogante médiocrité ne peut se sauver à la faveur des intrigues : il la poursuit, la décéle, & l'immole au grand talent assez modeste pour chercher l'ombre; mais trop supérieur pour y rester. C'est ainsi que les feux du Soleil, qui desséchent sur la terre quelques chardons inutiles, vont mûrir l'or dans le fond de la mine où il se cache.

TANDIS que les autres arts devoient une nouvelle existence aux regards vivi-

fians & à ce tact infaillible des hommes raſſemblés, la danſe ſeule ſembloit ne pas ſuivre l'impulſion générale, & ne faiſoit que quelques pas mal affermis. Ce n'étoient point les idées qui manquoient, mais des Artiſtes, pour les mettre en œuvre. *Lulli* très-ſouvent compoſoit lui-même ſes Ballets, & ſubordonnoit ainſi la Danſe au caractère de ſa muſique : environnée d'entraves, elle ne pouvoit prendre l'eſſor, malgré le plan de *Quinault*, & les indications frappantes qu'il nous a laiſſées dans pluſieurs de ſes Opéra. Elle eut enfin un moment d'éclat, grace aux talens du fameux *Dupré* & de quelques autres Sujets dignes de le ſeconder : aucun Danſeur n'a porté, plus loin que lui, la nobleſſe des attitudes, la beauté des développemens. Il fut le Dieu de la Danſe ſimple & majeſtueuſe. Mlle Salé excel-

loit dans les Danſes gracieuſes ; Mlle *Camargo* dans les Danſes d'exécution : mais tout cela étoit loin encore de cette action, de cette vivacité, de cette vie dramatique qui ſeule devoit caractériſer la Danſe théâtrale ; Mlle *Camargo* même, n'avoit point le degré de vîteſſe & de préciſion où l'on eſt parvenu depuis elle.

RAMEAU parut. Ce grand Homme, qui joignoit la ſenſibilité à la force du génie, débrouilla par degrés le cahos de la Scène où il venoit régner. Il arma l'envie, échauffa les têtes, & créa des Artiſtes. Après avoir accoutumé l'oreille à entendre ſa muſique, il accoutuma les pieds à l'exécuter. Le caractère de preſque tous ſes airs de Danſe eſt une harmonie ſi marquée, ſi impérieuſe, ſi déterminante, que les difficultés ne tinrent pas

contre le desir de les vaincre. *Rameau* est peut-être le premier Français à qui nous devons de la Musique, un Orchestre, & des Danseurs : Il est certain, que l'instant de sa célébrité est l'époque du progrès de la Danse moderne. Si l'ensemble de nos Ballets est quelquefois défectueux, rien n'est plus enchanteur que l'exécution. En dépit de ce culte exclusif, & de cette consécration ridicule, établis en faveur de l'autre Siécle, je n'y vois rien à comparer à la perfection de Mlle *Heinel*, à la prodigieuse célérité de Mlle *Allard*, & à la Danse pittoresque de *Dauberval*. Voilà vraiment la Danse du Théâtre où rien ne doit être admis, qui ne soit peinture ou sentiment. Je rends avec plaisir cette justice aux talens que je viens de nommer : la louange juste est une dette qu'il faut acquitter, sans toutes ces restrictions

décourageantes qui en ôtent le prix & en retardent l'effet.

Quelques perſonnes ont écrit ſur la Danſe : j'en ai conſulté la plûpart dans l'Extrait qu'on vient de lire, entr'autres, M. *De Cahuſac*. Son Traité hiſtorique eſt plein de recherches, d'anecdotes piquantes, de vues fines & de critiques judicieuſes ; mais il ſeroit plus intéreſſant encore, s'il y avoit mis moins d'importance & de prolixité, plus de diſcuſſion ſur la Danſe ancienne, dont il a adopté toutes les fables, ſur-tout plus de chaleur ; car il n'eſt pas permis d'écrire froidement trois volumes ſur la Danſe. Ce n'eſt point le défaut de *Noverre* dans ſes Lettres ſur ce ſujet. Quel feu ! quelle rapidité ! avec quelle ſupériorité il ſe joue

de ſa matiere ! Il trace autant de tableaux qu'il donne de préceptes ; & les idées qui lui échappent ne font qu'annoncer en quelque ſorte toutes celles qui lui reſtent. *Cahuſac* a compoſé un Livre , *Noverre* a fait un Ouvrage charmant , & pour l'Artiſte qu'il forme , & pour l'homme du monde qu'il amuſe.

Il ſeroit à ſouhaiter , qu'un homme de ce mérite ne fût point perdu pour la Capitale , & qu on voulût bien l'aſſocier à l'adminiſtration de nos Ballets. Secondé par les Artiſtes actuels , & par les lumieres du célébre *Lani* , juſqu'où ne porteroit-il pas cette brillante partie de nos ſpectacles ? Mais je ne ſçais par quelle fatalité preſque tous les grands talens affectent de ne ſe point fixer parmi nous :

les Cours étrangères, qu'ils vont embellir, héritent, peu-à-peu, de ce goût délicat qui nous abandonne : le génie, ſur-tout, eſt un transfuge que nous aurons bien de la peine à ramener.



LA TRAGÉDIE,

CHANT PREMIER.

PEINTRE de la Raiſon, toi, qui ſur le Parnaſſe,
Es l'Oracle du goût, & le Rival d'Horace?
Dans l'Art brillant des Vers ta voix ſçut nous former.
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

VOUS, qui voulez enfin ſortir de vos ténébres,
Et ceindre le laurier des Actrices célébres,
Renfermez ce deſir, gardez de vous hâter:
Connoiſſez le Théâtre, avant que d'y monter.
Il faut, il faut long-tems, plus prudente & plus ſage,
Faire encor de votre art l'obſcur apprentiſſage,
Et, pour vous épargner un triſte repentir,
Conſulter la Raiſon, & penſer & ſentir.

DANS ſes jeux inſtructifs la Fable reſpectée
Nous vante les talens du mobile Prothée,
Qui, poſſeſſeur adroit d'innombrables ſecrets,

Changeoit, en ſe jouant, ſa figure & ſes traits ;
Tantôt, Aigle ſuperbe, affrontoit le tonnerre ;
Tantôt, reptile impur, ſe traînoit ſur la terre ;
Arbre, élevoit ſa tige, Onde ou Feu dévorant,
Pétilloit en Phoſphore, ou grondoit en torrent ;
Rouloit, Tigre ou Lion, ſa prunelle enflâmée ;
Et, ſoudain dans les airs, s'exhaloit en fumée ;
Le vrai vous eſt caché ſous cette allégorie.
J'y vois le grand Acteur, qui toujours ſe varie,
Imite d'un Héros l'élan impétueux,
Nous peint la Politique & ſes plis tortueux,
D'un tendre ſentiment développe les charmes,
Là, frémit de colere, ici verſe des larmes,
Par un jeu ſéduiſant, échappe à ſes Cenſeurs,
Et gouverne à ſon gré l'ame des Spectateurs.

SOIT fable ou vérité, cette métamorphoſe
Indique les travaux que votre art vous impoſe ;
Quels divers ſentimens vous doivent animer,
Et, ſous combien d'aſpects, il faudra nous charmer.

L'ÉTRANGER plus avide, en *Sujets* plus ſtérile,
Vous appelle peut-être & vous offre un aſyle.

Ah ! n'allez pas grossir, à la fleur de vos ans,
Le servile troupeau de ces Bouffons errans,
Qu'adopte par ennui la Province idolâtre,
Et qui de Cour en Cour proménent leur Théâtre.
Votre talent, qu'enfin on sçait apprécier,
A Paris est un art, & là n'est qu'un métier.
Paris seul vous promet de rapides conquêtes,
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos succès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'Actrice renommée y brille en Souveraine ;
Ses droits sont dans nos cœurs, son trône est sur la Scène.

Mais détournez vos yeux de ces riants tableaux ;
Cette gloire tardive est le fruit des travaux.
Le laurier ne croît point où s'endort la mollesse ;
Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse,
Sondez le cœur humain, parcourez ses détours :
De la langue Françoise étudiez les tours.
L'Actrice, qui chérit sa superbe ignorance,
Rampe, malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paroît-elle ? aussitôt elle s'entend siffler.

Avant de déclamer, on doit ſçavoir parler.
De l'art de prononcer faites-vous une étude :
La voix eſt un reſſort qui céde à l'habitude ;
C'eſt la route du cœur ; ſçachez vous la frayer ;
Séduire mon oreille, & non pas l'effrayer.
Je condamne au ſilence une Actrice profane,
Qui change en cris aigus les ſoupirs d'Ariane,
Celle qui ne formant qu'un bruit vague & confus,
Laiſſe expirer ſes tons, avec peine entendus,
Ou qui, les yeux en pleurs, de deüil enveloppée,
Evoque, en graſſayant, les manes de Pompée.

TREMBLEZ : défiez-vous d'un inſtinct pétulant,
Qui fait tout hazarder, & reſſemble au talent.
Jugez-vous de ſang-froid, & d'un regard ſévere,
Obſervez de vos traits quel eſt le caractère.
On doit voir ſur vos fronts reſpirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, & la haine & l'amour.
Voulez-vous ſur la Scène exciter la tendreſſe ;
Il faut que votre abord, que votre air intéreſſe,
Et puiſſe faire éclore en nos cœurs agités
Toutes les paſſions que vous repréſentez.

Sans ces charmes touchans, que d'abord l'œil admire,
Me rendrez-vous ſenſible aux douleurs de Zaïre ;
Qui, d'un culte nouveau craignant l'auſtérité,
Pleure au ſein de ſon Dieu l'amant qu'elle a quitté ?

Ah! Gauſſin, que j'aimois ta langueur & tes graces !
Tu déſarmois le tems enchaîné ſur tes traces :
Il ſembloit à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et reſpecter en toi l'ouvrage de l'Amour.

Aux Rôles furieux vous êtes-vous livrée ?
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geſte, & le port effrayant ;
Que tout un Peuple ému frémiſſe en vous voyant ;
Qu'on reconnoiſſe en vous l'implacable Athalie,
Et les ſombres terreurs dont ſon ame eſt remplie ;
Que j'imagine entendre & voir Sémiramis,
Bourreau de ſon époux, Amante de ſon fils,
Qui, dans un même cœur, vaſte & profond abîme,
Raſſemble la vertu, le remords & le crime.
Le Public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illuſion, & non pas des attraits.

Pour graver ces tableaux dans le fond de notre ame,
A de ſombres dehors joignez un cœur de flâme.

Des maſques, avec art adaptés aux diſcours,
La Tragédie antique empruntoit le ſecours.
Dans un rôle emporté, l'Acteur, d'après l'uſage,
D'un maſque furibond ſurchargeoit ſon viſage.
Un maſque larmoyant, lorſqu'il falloit des pleurs,
Exprimoit & l'Amour, & ſes tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on conſervoit l'idée;
On ne confondoit plus Andromaque & Médée.
Heureux ou malheureux, Rois, Sujets, & Tyrans,
S'offroient ſous un aſpect & des traits différens;
Achille paroiſſoit enflammé de colère,
Dioméde fougueux, Neſtor calme & ſévère;
Et ces maſques frappans & caractériſés
Valoient bien nos minois, toujours ſymmétriſés,
Où chaque ſentiment devient une grimace,
Dont l'uniformité, dont la froideur me glace;
Et qui, ſur le Théâtre une fois réunis,
Ont tous les mêmes traits ſous le même vernis.

JUGES plus délicats, Spectateurs moins commodes,
Chassons loin de nos yeux ces tragiques Pagodes,
Qui, marchant par ressorts, &, toujours se guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.
Telle est, dans son ivresse, une Actrice arrogante,
Qui sans cesse interroge une glace indulgente,
Concerte ses regards, aligne tous ses pas,
Applaudit à son jeu, sourit à ses appas.
Cette froide méthode est pleine d'imposture.
Votre ame est le miroir où se peint la Nature.
Dans une glace, où l'œil s'abuse à tout moment,
C'est l'orgueil qui vous juge, & non le sentiment.
Vous y voyez un teint, que le soir même efface,
Et de votre beauté la magique surface :
Sous ces habits flottans avec pompe étalés,
C'est Flore, c'est Vénus que vous y contemplez.
Mais y remarquez-vous, aveugle & complaisante,
Ces pénibles ressorts d'une ame languissante,
Vos gestes empruntés, ces yeux toujours muets,
Qui peignent la douleur, & ne pleurent jamais ?
Chacun de vos défauts obtient votre suffrage :
C'est ainsi que Narcisse adoroit son image.

CONSULTEZ votre cœur : c'eſt-là qu'il faut chercher
Le ſecret de nous plaire, & l'art de nous toucher ;

PAR une longue étude une fois enhardie ;
Alors ſuivez l'attrait & l'eſſor du génie ;
Le courage l'éléve, & la crainte l'abat ;
Du grand jour ſans pâlir enviſagez l'éclat.
Paroiſſez, armez-vous d'une noble aſſurance ;
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards n'aillent furtivement
Mandier la faveur d'un applaudiſſement.
Le Public dédaigneux hait ce vain artifice;
Il ſiffle la Coquette, il applaudit l'Actrice.

OFFREZ-NOUS un maintien, un port majeſtueux ;
Que d'abord votre marche en impoſe à nos yeux :
Au gré des mouvemens qui vous ont agitée,
Qu'elle ſoit à propos lente ou précipitée.

QUE le geſte facile & ſans art déployé,
Avec le ſens des vers ſoit toujours marié.
Songez à réprimer ſon emphaſe indiſcrette ;

Qu'il

Qu'il soit des passions l'éloquent interpréte :
Développe à nos yeux leur flux & leur reflux,
Et devienne pour l'ame un organe de plus.

Des passages divers décidez les nuances ;
Ponctuez le repos, observez les silences.

Le jeu muet encor veut une étude à part :
Il est & le triomphe & le comble de l'art.
C'est-là que le talent paroît sans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'Actrice.
Il faut, pour le saisir, sçavoir l'ouvrage entier,
En suivre les ressorts, & les étudier :
Réunir, d'un coup-d'œil, tous les traits qu'il rassemble,
Et ces effets cachés qui naissent de l'ensemble.
Tel, dans tout ce qu'il trace, un Peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laissez-donc la *routine* aux Actrices frivoles ;
Sachez approfondir & raisonner vos rôles.
Que l'étude pourtant se fasse peu sentir :
A force d'art, craignez de vous appesantir.
Loin du jeu théâtral la triste symétrie,

Et le compas glacé de la Géométrie,
Des paſſions toujours ſuivez le mouvement,
Trop de raiſon nous choque & nuit au ſentiment.
Il eſt d'heureux défauts, & des élans ſublimes,
Qu'il ne faut point ſoumettre à de froides maximes.
Que tous vos ſens alors ſoient ſaiſis, tranſportés :
Melpomène vous voit, vous entend : éclatez ;
Et, dans le même inſtant, *par un effet contraire*,
Sachez pâlir d'horreur & rougir de colère.
Oubliez, imitant le plus célébre Acteur *,
Votre rôle, votre art, vous, & le Spectateur.

---

* *Baron, après ſa retraite, qui fut de plus de vingt années, remonta ſur la Scène; elle étoit alors en proie à des Déclamateurs bourſoufflés qui mugiſſoient des vers au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de* Cinna. *Son entrée ſur le Thêâtre, noble, ſimple & majeſtueuſe, ne fut point goûtée par un Public accoutumé à la fougue des Acteurs du tems; mais lorſque, dans le tableau de la Conjuration, il vint à ces beaux vers :*

Vous euſſiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans le même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.

TEL l'illuſtre le Kain, dans ſa fougue ſublime,
S'empare de notre ame, & ravit notre eſtime.
Je crois toujours le voir, échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus s'élancer tout ſanglant;
Pouſſer du déſeſpoir les cris ſourds & funébres,
S'agiter, ſe débattre à travers les ténébres,
Plus terrible cent fois que les Spectres, la nuit,
Et les pâles éclairs, dont l'horreur le pourſuit.
Tel eſt encor Brizard, lorſque du vieil Horace
Il peint l'ame Romaine & l'héroïque audace,
Et que perdant deux fils immolés à l'honneur,
Dans le fils qui lui reſte il embraſſe un vainqueur.
Quel feu! quel naturel! quel auguſte langage!
C'eſt le Héros lui-même & non le perſonnage.

SOYEZ impétueuſe & vive en vos récits:
Les Spectateurs ſoudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale;

On le vit pâlir & rougir ſucceſſivement. Ce paſſage ſi rapide fut ſenti par tous les Spectateurs. La Cabale frémit & ſe tût.

Et par la peſanteur d'un jeu ſoporatif,
N'aille point fatiguer le Parterre attentif.
D'un combat engagé dans une nuit obſcure
Venez-vous raconter l'effrayante avanture?
Que votre jeu rapide & vos ſons éclatans
Me retracent les cris, le choc des combattans;
Que ſurtout la mémoire, en ces momens fidelle,
Lorſque vous commandez, ne ſoit jamais rebelle;
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à ſon défaut, conſulter le Souffleur.

POUR fixer nos eſprits, & plaire à Melpomène,
Seule ſachez remplir le vuide de la Scène.
Le Public n'y voit plus, borné dans ſes regards,
Nos Marquis y briller ſur de triples remparts.
Ils ceſſent d'embellir la Cour de Pharaſmane;
Zaïre, ſans témoins, entretient Oroſmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes Seigneurs
Nonchalamment ſourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la couliſſe,
Par leur caquet bruyant interrompre l'Actrice,
Perſiffler Mithridate, &, ſans reſpect du nom,
Apoſtropher Céſar, ou tutoyer Néron.

Si le succès enfin remplit votre espérance,
On vous verra peut-être, avec trop d'assurance,
Vous fiant au Public, sans prévoir ses retours,
Retomber mollement dans le sein des Amours.
De l'art de déclamer connoissez l'étendue :
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces succès éclatans ;
Mais la perfection est l'ouvrage du tems.
L'amour-propre souvent, Juge trop infidèle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il est un lieu charmant, & toujours fréquenté *
Par ce folâtre essain qui poursuit la beauté.
Là, dans les jours brillans, l'habitude rassemble
Tous les états surpris de se trouver ensemble.
Un Plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, disparoît, revient au même instant.
Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave Magistrat se rengorge & s'étale ;
Et l'heureux Financier, dispensé des soupirs,

* *Les Foyers.*

Va toujours marchandant & payant ſes plaiſirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le preſtige ;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illuſtres Fous
L'eſſain tumultueux frémir autour de vous ?
Bourdonner en chorus, *elle eſt, ma foi, divine*,
Et du Théâtre enfin vous nommer l'héroïne.
Craignez ces vains tranſports, qu'inſpirent vos attraits.
La vérité conſeille, & ne vante jamais.
Faites-vous, imitant nos célébres Actrices,
Admirer ſur la Scène, & non dans les couliſſes.

Exercez votre goût, don tardif & brillant,
Il ajoûte à l'eſprit & guide le talent.
Comme une tendre fleur, il languit ſans culture,
S'augmente par l'étude, & vit par la lecture.

Par un menſonge heureux voulez-vous nous ravir ;
Au ſévère Coſtume il faut vous aſſervir.
Sans lui d'illuſion la Scène dépourvue,
Nous laiſſe des regrets & bleſſe notre vue.
Je me ris d'une Actrice, indigne de ſon art,
Qui rejette ce joug, & s'habille au hazard,

Dont l'ignorance altière oseroit sur la Scène
Dans un cercle enchaîner la dignité Romaine ;
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste inanimé,
Consulteroit *Méri* * pour draper *Idamé*.

N'AFFECTEZ pas non plus une vaine parure,
Obéissez au rôle, & suivez la Nature.
Nous offrez-vous Electre & ses longues douleurs ?
Songez qu'elle est esclave, & qu'elle est dans les pleurs.
D'ornemens étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obscurci par les larmes.
Le Public, dont sur vous tous les yeux sont ouverts,
Dédaigne vos rubis, & ne voit que vos fers.

PARCOUREZ donc l'Histoire ; elle va vous instruire.
Cent Peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs ;
Quels sont leurs vêtemens, & leurs arts & leurs mœurs.

LA Fable ingénieuse, ouvrant ses galeries,
Vous offre le trésor de ses allégories.

---

* *Marchande de Modes, qui fournit plusieurs Actrices.*

C'eſt-là que la Raiſon vient, ſous des traits nouveaux,
Du fard des fictions embellir ſes tableaux.
Ici, vous croyez voir la Reine de Carthage,
Le front environné d'un funébre nuage,
Luttant contre la Mort, qu'elle porte en ſon ſein,
Trois fois elle ſe lève & retombe ſoudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le Héros qu'elle adore.
Elle pleure, ſoupire, &, dans ſon déſeſpoir,
Elle cherche le jour, & gémit de le voir.
Plus loin, c'eſt Niobé, cette femme orgueilleuſe,
Cette Mère ſuperbe, & bien plus malheureuſe.
Quel ſpectacle ! elle s'offre à mes ſens déſolés,
Au milieu de ſes fils, l'un ſur l'autre immolés.
A force de ſouffrir, elle paroît tranquile :
Son front eſt abattu, ſon regard immobile;
Elle reſte ſans voix; l'excès de ſes douleurs
A tari dans ſes yeux la ſource de ſes pleurs.
Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure;
Là, j'admire, je vois, & j'entends la Nature.
Qu'elle ſeule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.

Voulez-vous qu'une Reine, en ſecret agitée,
Dégoutante de ſang, de remords tourmentée,
Qui voit devant ſes pas s'entrouvrir les enfers,
Obſerve, en expirant, la cadence d'un vers ?
Voulez-vous qu'une Amante, au milieu des ténébres,
Prête à ſe réunir à des manes funèbres,
Médite en éclatant un ſiniſtre deſſein,
Et ſe plonge, avec art, un poignard dans le ſein?
N'allez pas, lorſqu'il faut nous arracher des larmes,
Etaler froidement vos pompeuſes allarmes,
Par un rithme importun corrompre nos plaiſirs,
Meſurer vos tranſports & noter vos ſoupirs;
Et, quittant le vrai ton pour une emphaſe vaine,
Faire tonner l'Amour & mugir Melpomène.
Le ſentiment ſe taît, & ſçait bien s'exprimer;
L'Actrice doit le peindre & non le déclamer.
Contemplez de Makbet * l'Epouſe criminelle,
Sous ces murs, où ſon Roi fut égorgé par elle;
Cette femme s'avance aux yeux des Spectateurs,

---

* *Tragédie Angloiſe.*

Et vient, en ſommeillant, expier ſes fureurs.
L'infléxible remord, dont elle eſt la victime,
Agite ſon ſommeil des horreurs de ſon crime.
Ses bras ſon teints de ſang, qu'elle détache en vain;
Sous la main qui l'efface il reparoît ſoudain;
J'admire en friſſonnant ; ô muette éloquence !
Quel mouvement! quel geſte! & ſurtout quel ſilence!

MUSE, ſoutiens mon vol, échauffe mes eſprits;
Que la variété préſide à mes écrits.
Il eſt d'autres ſécrets & des routes nouvelles :
Ainſi que ſes leçons, chaque art a ſes modèles.
Déja, la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours.
Un poignard ſur le ſein, la pâle Tragédie
Dans le même tombeau ſe crut enſevelie;
Et, foulant à ſes pieds les immortels cyprès,
D'un Crêpe environna ſes funèbres attraits.
Une Actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit ſon front altier d'un ſanglant diadême :
Dumeſnil eſt ſon nom : l'amour & la fureur,
Toutes les paſſions fermentent dans ſon cœur :

Les Tyrans à ſa voix vont rentrer dans la poudre ;
Son geſte eſt un éclair ; ſes yeux lancent la foudre.

Quelle autre l'accompagne, &, parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyans de ſes Adorateurs !
Ses pas ſont meſurés ; ſes yeux remplis d'audace,
Et tous ſes mouvemens déployés avec grace :
Accens, geſtes, ſilence, elle a tout combiné,
Le Spectateur admire, & n'eſt point entraîné ;
De ſa ſublime Emule elle n'a point la flâme ;
Mais, à force d'eſprit, elle en impoſe à l'ame.
Quel auguſte maintien, quelle noble fierté !
Tout juſqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.

Vous devez avec ſoin conſulter l'une & l'autre,
Et puiſer dans leur jeu des leçons pour le vôtre ;
Mais votre premier maître eſt ſurtout votre cœur.
Soyez toujours vous-même aux yeux du Spectateur.
Le deſir d'imiter vous cache un précipice ;
Gardez de vous traîner ſur les pas d'une Actrice :
N'allez point copier tels geſtes, tels accens,
Nous répéter ſans goûts des ſons retentiſſants,
Et, pour mérite unique, offrir à notre vue

Le méchanisme vain d'une belle Statue.
Franchissez l'heureux terme, où le prix vous attend ;
Libre, on perce la nue : on rampe en imitant.
O toi, dont les attraits embellissent la Scène,
Toi, que l'Amour jaloux dispute à Melpomène,
Séduisante Dubois, réponds à nos desirs ;
C'est assez sommeiller dans le sein des plaisirs.
Ose enfin te placer au rang de tes modèles,
La gloire te sourit & te promet des aîles :
Ose, & prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

Lorsqu'avec moins de crainte, & moins de servitude,
Vous aurez du Théâtre acquis plus d'habitude ;
Quand le Parterre enfin, ce lion rugissant,
Deviendra pour vous seule & souple & caressant :
Elancez-vous alors loin du sentier vulgaire,
De votre art plus maîtresse, étendez-en la sphère.
Par de nouveaux moyens attachez nos regards :
Hazardez, le sublime a souvent ses écarts.
Par sa simplicité tantôt il nous étonne :
Tantôt, armé d'éclairs, c'est Jupiter qui tonne.

La Nature long-tems ſe plaît à ſe cacher :
Elle a mille ſecrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle Vulgaire indigente & ſtérile,
Aux regards du génie elle eſt toujours fertile.
C'eſt l'or qui, renfermé dans ſes noirs ſouterrains,
Attend, pour en ſortir, d'induſtrieuſes mains,
C'eſt ce marbre groſſier, c'eſt ce bloc inſenſible
Que le cizeau façonne, & que l'art rend fléxible.

MAIS ce n'eſt point aſſez de ces vaines leçons;
Je quitte le pinceau, je briſe mes crayons,
Si je ne vous inſpire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, la ſource du ſublime,
Le préjugé s'efface, il touche à ſon déclin :
Le François plus inſtruit, eſt auſſi plus humain;
S'il outragea votre art, il en rougit encore;
Pourroit-il avilir des talens qu'il adore ?
Connoiſſez de cet Art quelle eſt la dignité ?
Voyez autour de vous tout un Peuple agité;
Il ſe preſſe, il palpite, & ſoudain plus tranquile,
Un morne accablement tient ſon œil immobile.
Ces pâles Spectateurs, étonnés de frémir,

A votre émotion meſurent leur plaiſir ;
Tantôt, enſevelis en des terreurs muettes,
Ils n'ont que des ſanglots, des pleurs pour interpretes ;
Et tantôt mille cris, juſqu'au Ciel élancés,
Soulagent tous les cœurs, trop long-tems oppreſſés.
Chacun de ces effets eſt votre heureux ouvrage :
Chaque larme verſée eſt pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des paſſions ;
Tout un peuple obéit à vos impreſſions.
Nous reſſentons vos feux, nos tranſports ſont les vôtres ;
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.

Je ſçais qu'un Sage illuſtre, un Mortel renommé,
Qui hait tous les humains, lorſqu'il en eſt aimé,
Dans un de ces accès, où leur aſpect l'offenſe,
Déchaîne contre vous ſa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous raſſurer :
Un Sage n'eſt qu'un homme ; il a pû s'égarer.
Le Monde à ſes regards prend un aſpect ſauvage ;
Ne peut-on s'en former une riante image ?
Des crédules humains Précepteurs rigoureux,
Pourquoi nous envier nos menſonges heureux ?

Ah ! laiſſez-nous du moins une douce impoſture ;
L'ingénieuſe erreur embellit la Nature ;
Et nous ôter nos Arts , nos talens enchanteurs ,
C'eſt ravir à la Terre, & ſes fruits & ſes fleurs.
Sachez donc repouſſer de frivoles atteintes ;
Déjà les vents légers ont emporté ſes plaintes,
Tout ſévère qu'il eſt , on peut le déſarmer :
Oppoſez-lui des mœurs, il va vous eſtimer.
Ce n'eſt pas que je veuille, en Sage atrabilaire ;
Fermer vos jeunes cœurs au deſir de nous plaire :
La flamme de l'Amour peut dans un cœur brûlant
Allumer & nourrir la flamme du talent.
Ce n'eſt point cet Amour, qui fait rougir les Graces,
Que le Morne Plutus entraîne ſur ſes traces ,
Ou qu'on voit , ſecouant deux torches dans ſes mains ;
Sourire au Dieu laſcif qui préſide aux Jardins :
C'eſt ce Dieu délicat, qu'embellit la décence :
Que l'aimable myſtère accompagne en ſilence ;
Qui, ſans effaroucher les timides deſirs ,
Verſe en ſecret des pleurs dans le ſein des plaiſirs.
Pour vous faire adorer , vous reſpectant vous-même ,
Adoptez de Ninon l'ingénieux ſyſtême.

Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à son tour,
Pare encor votre Automne, & survive à l'Amour.
Voilà par quels moyens & quelle heureuse adresse
Hors du Théâtre même une Actrice intéresse,
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie & l'hydre des Censeurs.

SUR le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'éléve un Temple auguste, affermi par les âges;
Cent colonnes d'ébéne en soutiennent le faix;
On grava sur les murs les illustres forfaits :
On avance, en tremblant, sous d'immenses portiques;
Lœil s'enfonce & se perd dans leurs lointains magiques:
On n'y rencontre point d'ornemens fastueux;
Tout est dans ce séjour, simple & majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténébres;
Des phantômes, panchés sur des urnes funébres;
Et l'on n'entend partout que des frémissemens,
Que sons entrecoupés, & longs gémissemens.
Deux Femmes *, sur le seuil, en défendent l'entrée;

* *La Terreur & la Pitié.*

L'une, toujours plaintive, eſt toujours éplorée:
Ses cheveux ſont épars, ſon front couvert de deuil,
Et ſa bouche collée au marbre d'un cercueil.

L'AUTRE inſpire l'effroi dont elle eſt oppreſſée.
Son front eſt fixe & morne, & ſa langue glacée.
La vengeance, la rage & la ſoif des combats,
Cent Spectres en tumulte accourent ſur ſes pas.
Ses ſens ſont éperdus; ſes cheveux ſe hériſſent;
Sa poitrine ſe gonfle, & ſes bras ſe roidiſſent.
Un feu ſombre étincelle en ſes yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée enſanglante ſes mains.

PLUS loin regne l'Amour, cet Amour implacable,
De meurtre dégoutant, malheureux & coupable;
Qui ne reſpecte rien, quand il eſt outragé,
Court, ſe venge & gémit ſitôt qu'il eſt vengé.
L'aſſaſſin de Pyrrhus, l'Euménide d'Oreſte,
Ce Dieu qui d'Ilion hâta le jour funeſte,
Oſa porter la flamme au bucher de Didon,
Et plonger le poignard au ſein d'Agamemnon.

De ces ſombres objets Melpomène entourée,
Choiſit au milieu d'eux ſa retraite ſacrée.

Les yeux étincelans, quel vieillard dans ce lieu,
Environné d'Autels, ſemble en être le Dieu?
Un Mortel moins altier, aſſis au même Trône,
Reçoit des mains du Goût ſa brillante couronne.
Leur terrible Rival, pour tracer ſes tableaux,
Dans le ſang & les pleurs trempe ſes noirs pinceaux.
Et leurs lauriers épars, couvrant le Sanctuaire,
Viennent ſe réunir ſur le front de Voltaire.
La grande Actrice, admiſe en ce ſéjour divin,
Marche & s'enorgueillit près du grand Ecrivain.
Récitant ces beaux vers, où l'Amour ſeul domine,
Champmeſlé pleure encor dans les bras de Racine;
Et le Couvreur, l'œil ſombre & de larmes baigné,
Attache les regards de Corneille étonné.

Vous, de ces demi-Dieux modernes Interprétes,
La gloire vous attend, & vos palmes ſont prêtes.
Chef-d'œuvres du pinceau, dans ces pompeux réduits
Déjà vos traits brillans ſont partout reproduits.

Ici pleure Gaussin, toujours sensible & tendre ;
Là, c'est toi, Dumesnil, toi que l'on croit entendre.
La Nature enrichit ton simple médaillon ;
Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.



LA COMÉDIE,

CHANT SECOND.

TOI, qui, dans un miroir agréable & fidèle,
Présentant l homme à l'homme, amuses ton modèle,
Nous reproduis nos traits, nos mobiles travers,
Et sçais, en te jouant, corriger l'Univers,
Souris à mes accens, viens, folâtre Thalie,
Echauffe mes leçons du feu de la saillie,
Apprends-moi tes secrets, & ne me cache rien
Des mystères d'un art, interprete du tien.

O vous, que de cet art on séduit les délices,
La palme qu'il promet croît sur des précipices.
Aux succès éclatans vous prétendez en vain,
Si les Cieux n'ont en vous transmis ce feu divin,
Cette source de vie aux humains apportée,
Mobile universel ravi par Prométhée,
L'esprit enfin, l'esprit, invisible flambeau,
Qui du Monde encor brute éclaira le berceau.

Quels plaisirs sont piquans, s'il ne les assaisonne ?
C'est par lui que l'on pense & par lui qu'on raisonne.
Vous pourrez bien, sans lui, répandre quelques pleurs,
Cadencer noblement de tragiques douleurs,
Et même en imposer aux Spectateurs crédules ;
Mais lui seul voit, saisit, & peint les ridicules.
Osez donc vous connoître, & vous interroger.
Enlevez au Public le droit de vous juger.
N'allez point sur la Scène étaler votre enfance,
Au Parterre assemblé prouver votre ignorance,
D'un rire avilissant provoquer les éclats,
Balbutier des vers que vous n'entendrez pas,
Végéter & vieillir dans cette ignominie,
Salaire accoutumé des Bouffons sans génie.

MAIS ce n'est point assez de ce feu créateur ;
Tremblez ; l'homme d'esprit est loin du grand Acteur.
Tel croit être formé qui ne fait que de naître.
Pour peindre la Nature, il faut la bien connoître,
En tout tems, en tous lieux, il faut la consulter,
La consulter encore, & puis la méditer.
Elle est belle, féconde & sublime à tout âge.

Dans les jeux de l'enfance épiez ſon langage :
Obſervez les vieillards & leur air ombrageux,
Du jeune homme inquiet les deſirs orageux,
L'épouſe avec l'époux, le fils avec le père,
Et la fille attentive aux leçons de ſa mère.
C'eſt-là que l'on ſaiſit ce ton de vérité,
Que l'effort du travail n'a jamais imité.
C'eſt-là que l'on ſe rit de ces jeux froids & triſtes,
De ces vils hiſtrions, l'un de l'autre copiſtes,
Et que l'Acteur entr'eux comparant les objets,
Va ravir de ſon art les plus nobles ſecrets.

Les préceptes de l'Art ſont toujours arbitraires.
Ceux-ci ſemblent trop doux, & ceux-là trop ſévères;
Et l'on a vu ſouvent de graves précepteurs,
En donnant des leçons, conſacrer des erreurs.
La Nature elle ſeule eſt un guide fidèle,
Et tous les vrais talens ſont éclairés par elle.

Occupé du Spectacle, & non des Spectateurs,
Faites toujours valoir vos interlocuteurs.
Pour laiſſer de chacun reſſortir la partie,
Etudiez des tons l'heureuſe ſympathie.

Lorſque l'un s'affoiblit, l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert, il faut prendre l'accord.

De la Tradition rejettant la chimère,
Jouez d'après votre ame & votre caractère.
Comment fixer des tons d'âge en âge tranſmis ?
A ces bizarres Loix Dorilas fut ſoumis.
Sans ceſſe il conſultoit ce miroir infidèle,
Que le tems, chaque jour, obſcurcit de ſon aîle.
Servile imitateur, bouffon faſtidieux,
Il n'auroit point oſé ſe montrer à nos yeux,
S'il n'eût de ſon ayeul arboré la rondache,
Les antiques canons, & ſurtout la mouſtache.
Il mettoit ſon orgueil à le repréſenter;
Répétoit ſes accens qu'il s'étoit fait noter;
De rien imaginer affectoit le ſcrupule;
Et par tradition fut ſot & ridicule.

Des rôles différens parcourons les beautés;
Combinons leur eſprit, & leurs difficultés.

A mes premiers regards s'offrent les caractères.
C'eſt-là qu'il faut de l'art épuiſer les myſtères,

Contraindre ſa chaleur, ſoudain la déployer,
Deſcendre, s'élever & ſe multiplier,
Unir adroitement la force à la ſoupleſſe,
Se variant toujours, ſe reſſembler ſans ceſſe;
A l'Auteur en défaut quelquefois ajoûter,
Et créer, d'après lui, pour mieux exécuter.

Il eſt des traits ſaillans que j'aime & que j'admire:
L'Art ne les fixe point, le moment les inſpire.
Un ſilence éloquent eſt ſouvent un bon mot;
Un bon mot diſparoît, quand l'Acteur n'eſt qu'un ſot.

Nous repréſentez-vous la ſombre humeur d'Alceſte,
Qui maudit & veut fuir les humains qu'il déteſte!
Que votre abord ſoit dur, votre front ſourcilleux,
Votre voix ſéche & bruſque, & votre œil nébuleux.
Exprimez bien ſur-tout ces fougues de tendreſſe,
Dont il vient amuſer ſa volage maîtreſſe;
Qu'on reconnoiſſe en vous un Mortel égaré,
Qui hait juſqu'à l'amour dont il eſt dévoré.

Du Poëte agité m'offrez-vous la manie?
Mettez dans votre jeu les écarts du génie.

JOUEZ-VOUS le Tartuffe? obſervez d'autres Loix.
En ſons pieux & lents meſurez votre voix;
De ce fourbe imitez le myſtique ſourire,
Lorſque ſon œil dévot s'attache ſur Elmire,
Lorſque, laiſſant errer une indiſcrette main,
Des genoux chatouilleux il monte juſqu'au ſein;
Avec ſuavité médite un adultère,
Et veut, au nom de Dieu, déshonorer ſon Frère.
Que votre air, tour-à-tour, ſoit ferme & radouci:
Là, ſoyez proſterné; mais, commandez ici.

LE rôle du Joueur veut une ame brûlante.
Que toujours l'action y ſoit vive & ſaillante.
Paroiſſez ſur la Scène, égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau ſur les yeux.
Renverſez ces fauteuils, que vous croyez complices;
Roland du Lanſquenet, ébranlez les couliſſes.
Au ſeul nom de trictrac, frémiſſez de courroux.
Le dez fatal vous ſuit, & roule encor pour vous.

IL eſt plus d'une palme à la Cour de Thalie.
L'un conſacre aux vieillards une voix affoiblie,

Nous retrace leurs mœurs, leurs penchans clandeſtins,
Et leur crédulité pour des fils libertins.

CET autre, qui de ſoi prudemment ſe défie,
Se ſent, pour les niais, formé par ſympathie.

CET autre enfin, prenant un eſſor qui lui plaît,
Obéit à ſon goût, & s'érige en Valet.

SONGES-Y. Dans ce genre auquel tu te deſtines,
Pour cueillir quelques fleurs à travers mille épines,
As-tu reçu des Cieux ce naturel plaiſant,
Cet art, cet heureux don, le don d'être amuſant;
La volubilité d'un organe mobile,
Un corps alerte & ſouple, un eſprit verſatile ?
Voit-on étinceler dans ton regard mutin,
Et l'amour de l'intrigue, & la ſoif du butin,
La trahiſon, l'adreſſe, & cette effronterie,
Dont l'intrépidité ſied à la fourberie ?

QUELQUEFOIS un Valet, novice dans ſon art,
De la publique joie oſe prendre ſa part;
Et, ne ſçachant ſur lui garder aucun empire,
Rit de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il va dire.

C'eſt uſurper nos droits : le jaloux Spectateur
S'attriſte avec raiſon du plaiſir de l'Acteur.
Le Perſonnage ſeul nous plaît & nous étonne,
Tout le charme eſt détruit, dès qu'on voit la perſonne :
Ne te livre jamais à ce rire empeſé,
Et ſache être amuſant ſans paroître amuſé.

LOIN cependant l'Acteur que ſon talent ennuie ;
Il doit être chaſſé de la Cour de Thalie.
C'eſt un hibou qui vient, ſous des berceaux naiſſans,
Effrayer Philomêle, & troubler ſes accens.
L'ingénieux Armand, ce Neſtor du Théâtre,
Oublié par le tems, étoit encor folâtre.
Que j'aimois ſon adreſſe & ſa naïveté !
Son œil étinceloit du feu de la gaîté ;
Mais, rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il ſçavoit la contraindre :
Au plaiſir qu'il donnoit il ſçavoit ſe borner,
Et ſans montrer le ſien, le laiſſoit ſoupçonner.

AINSI qu'un jour nouveau ſuit le jour qui s'efface,
Lorſqu'un talent s'éclipſe, un autre le remplace.
Poiſſon, qui ſi long-tems amuſa tout Paris,

Descendoit dans la tombe, escorté par les ris.
Préville vient, paroît, il ranime la Scène;
Et Momus aisément fait oublier Silène.
Préville! . . . ennuis, fuyez, fuyez, soucis affreux;
Son nom est un signal pour r'allier les jeux.
Les Muses m'ont appris qu'une douce démence,
Qu'un rire universel à fêté sa naissance.
Mille Silphes légers, soulevant le rideau,
Se jouoient & dansoient autour de son berceau;
Il reçut le grelot des mains de la Folie;
En bégayant encore, il vola vers Thalie.
Pour lui seul la Nature est sans déguisement,
Comme la jeune Amante aux yeux de son Amant.
Acteur ingénieux, je te dois cet hommage:
Ainsi que nos plaisirs, ces vers sont ton ouvrage.
Que du Lierre immortel ton front soit décoré;
Qui fait rire son siécle, en doit être adoré.

POUR les rôles d'Amans si l'instinct vous décide,
Servez-vous à vous-même & de Juge & de guide.
Dans cet emploi brillant peu d'Acteurs sont parfaits:
Adorés sur la Scène, il leur faut des attraits,

Un abord ſéduiſant, un regard vif & tendre,
Un ſilence qui parle & qui ſe faſſe entendre,
Le ſon de voix touchant, le maintien gracieux,
L'art de flatter l'oreille, & de charmer les yeux.
Sçavez-vous ce que peut un éloquent ſourire?
Tous ces riens de l'amour, ſçavez-vous les bien dire?
Pour le repréſenter, avez-vous ſes appas?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.

CHARMANT, vous n'avez rien & vous devez tout craindre,
Si vous ignorez l'art d'exprimer & de peindre,
De produire au dehors ces orages du cœur,
Ces mouvemens ſecrets, ces inſtans de fureur,
Ces rapides retours, cette brûlante ivreſſe,
Les tranſports de l'amour & ſa délicateſſe.
Un rôle eſt à la fois, tendre, emporté, jaloux,
Ces contraſtes frappans, il faut les rendre tous.
Paiſible adorateur, là, bornez-vous à plaire:
Ici, que votre front s'enflamme de colère.
Sachez ſurtout, ſachez comment, d'un œil ſerein,
On vient rendre un portrait, que l'on reprend ſoudain,
Comme on traite un Objet que l'on croit infidèle,

De quel air on lui jure une haine immortelle,
Avec quelle contrainte on feint d'autres amours,
Et comment on le quitte, en revenant toujours.
Evitez cependant une chaleur factice,
Qui séduit quelquefois, & vit par artifice,
Tous ces trépignemens & des pieds & des mains,
Convulsions de l'art, grimaces de Pantins.
Dans ces vains mouvemens qu'on prend pour de la flâme,
N'allez point sur la Scène éparpiller votre ame.
Ces gestes embrouillés, toujours hors de saison
Ne sont qu'un froid dédale, où se perd la raison.

Un Acteur * a paru plein d'ame & de finesse;
Il sent avec chaleur, exprime avec justesse :
Pour briller, pour séduire, il a mille secrets,
Et créa des moyens, qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge,
Il a sçu des Amans rajeunir le langage,
Des Rôles langoureux anime la fadeur,
Fait sourire l'esprit, & sçait parler au cœur.

---

* *Molé.*

AIMEZ-VOUS mieux jouer & corriger ces êtres,
Automates brillans, qu'on nomme Petits-Maîtres :
Portez la tête haute, ayez l'air éventé,
La voix impérieuse, & le ton aprêté.
Que votre œil clignotant & foible, en apparence,
Sur les objets voisins tombe avec indolence :
Que tout votre maintien semble nous annoncer
Qu'au Séxe incessament vous allez renoncer,
Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue,
Qu'un plaisir trop goûté dégénére en fatigue,
Et paroissez enfin, excédé de vos nœuds,
Accablé de faveurs, & bien las d'être heureux.

MAIS ce ton, ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un Fat, il faut de l'habitude.
Voyez nos élégans, & nos gens du bel-air ;
C'est aux plaines du Ciel que se forme l'éclair.
Allez, & parcourez ce magique Théâtre
D'un monde qui se hait, & pourtant s'idolâtre.
Etudiez à fond l'art des frivolités,
Le sçavant persifflage & les mots usités ;
De vos cercles bourgeois franchissez les ténébres,

Obtenez

Obtenez quelques mois de nos femmes célébres.
Leur entretien, utile à vos ſens rajeunis,
Vous enluminera du moderne vernis.
Inſtruiſez-vous des ſoins, des égards que mérite
La Femme que l'on prend, & celle que l'on quitte;
Diſſertez ſans objet, riez avec ennui;
Le monde eſt vain & ſot, ſoyez ſot avec lui,
Et revenez, tout fier de cent graces nouvelles,
De leurs propres travers amuſer vos modèles.
C'eſt ainſi que l'Abeille, aux approches du jour,
Vole dans les jardins & les prés d'alentour,
Et, diſputant la Roſe au jeune Amant de Flore,
Lorſqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,
Revient dans ſon aſyle obſcur & parfumé,
Dépoſer le tréſor du miel qu'elle a formé.

De la Scène échappé, Baron jeune & frivole,
Dans les cercles admis, en paroiſſoit l'Idole.
Les plus fieres beautés ſe diſputoient ſes vœux;
C'étoit Agamemnon que l'on rendoit heureux.
Et, toujours ſouverain aux pieds de ſes Maîtreſſes,
Sur ſa liſte galante il compta des Ducheſſes.

Mais craignez d'abuſer d'un conſeil imprudent.
L'Acteur n'eſt plus qu'un ſot, s'il devient impudent.
Notre foibleſſe, à tort, le flatte & le ménage,
Si la fatuité ſurvit au Perſonnage.
Votre état eſt de plaire, & non de protéger.
Redoutez le Public, il aime à ſe venger.
Lorſqu'on veut s'élever, il faut ſçavoir deſcendre.
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier valet ſe rit de vos hauteurs,
Et va pour ſon argent ſiffler ſes protecteurs ?

TOI, qui prétends briller dans les Scènes burleſques,
D'un monde moins poli conſulte les groteſques :
De nos Originaux folâtre obſervateur,
Joins l'étude du Sage aux talens de l'Acteur.
Viens, parcours tous les lieux où le Peuple déploie,
Autour d'un ais briſé, ſon humeur ou ſa joie.
Prends cette humble eſcabelle, oſe ; & vuide avec lui
Ce broc de vin fumeux, arrivé d'aujourd'hui.
De ces Mortels groſſiers apprends l'art de nous plaire ;
Tous leurs traits ſont frappans, & rien ne les altère.
Ici, c'eſt un vieillard de rides ſillonné,

Et d'un essain d'enfans toujours environné.
Courbant son corps usé sur un bâton rustique,
Il se fait craindre encor par sa gaîté caustique,
Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer ;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silène, au dos rond & convéxe,
Heurter tous ses voisins de son pas circonfléxe,
Injurier cet arbre, &, prêt à trébucher
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher ?
Plus loin, deux Champions furieux, hors d'haleine,
S'arment, les poings fermés, pour quelque grosse Héléne.
Tel objet est choquant dans la réalité,
Qui plaît au Spectateur, s'il est bien imité.
Vadé, pour achever ses esquisses fidelles,
Dans tous les carrefours poursuivoit ses modèles,
De ce costume agreste ingénu partisan,
Interrogeoit le Pâtre, abordoit l'Artisan.
Jaloux de la saisir sans masque & sans parure ;
Jusques aux Porcherons il chercha la Nature.
Etoit-il au Village ? il en traçoit les mœurs,
Trinquoit, pour les mieux peindre, avéc des Racoleurs,

Et changeant, chaque jour, de ton & de palette,
Crayonna, ſur un Port, Jérôme & Fanchonnette.

Ces aimables Mortels dont les noms adorés
Sont, aux faſtes des jeux, pour jamais conſacrés,
Arbitres délicats des plaiſirs de l'autre âge,
De la divine Orgie avoient admis l'uſage,
Chez les Aubry du tems paſſoient les jours entiers,
Et puiſoient dans le vin l'oubli des Créanciers.
Craignez de traveſtir, Baladins ſubalternes,
Ces Libertins titrés, en Buveurs de Tavernes.
Faites-en des Chaulieux & des Anacréons,
A qui tous les Amours ont ſervi d'Echanſons.
Que toujours, à travers les brouillards de l'ivreſſe,
Malgré tous vos écarts, le Courtiſan paroiſſe,
Et ne confondez point, dans vos peſants croquis,
Le délire d'un Ruſtre & celui d'un Marquis.
Bellecourt, de ces traits a ſaiſi la fineſſe.
Son bacchique enjoûment n'eſt jamais ſans nobleſſe,
Soit que, quittant la table encor tout délabré,
D'un eſſain de buveurs il revienne entouré,

Etourdir un Vieillard par des discours sans suite,
Et lui balbutier des leçons de conduite;
Ou soit que plus rassis, & gaiment indiscret,
Il démasque en riant l'Usurier Turcaret.

VOUS que l'âge a muris & rendus plus sévères,
Essayez vos talens dans les rôles de Pères.
C'est-là qu'enfin Thalie ose élever la voix,
Et que le cœur ému peut reprendre ses droits.
Acquérez ce maintien, ce débit plein d'aisance,
Et ces tons assurés, fruits de l'expérience.
Soyez dur, inquiet, défiant dans Simon,
Dans Licandre imposant, tendre dans Euphémon.
Modérez votre voix, qu'elle parte de l'ame.
Il faut que sans éclats votre jeu nous enflâme.
D'un geste toujours simple appuyez vos discours;
L'auguste vérité n'a pas besoin d'atours.
Si cependant un fils contre lui vous anime,
Eclatez, soyez ferme, éloquent & sublime.
Offrez-nous, à l'aspect de ce fils criminel,
Toute la majesté du courroux paternel:
Excitez les sanglots, faites couler les larmes,

De la Nature en pleurs déployez tous les charmes ;
Tranſmettez-nous votre ame, & que le Spectateur
Puiſſe applaudir au Père, en oubliant l'Acteur.

Vous, Reines du Théâtre où l'Amour vous appelle ;
L'orgueil de vous inſtruire a réveillé mon zéle.
Je n'ai point, au hazard, confondu mes couleurs ;
Œconome prudent, j'ai réſervé les fleurs.
Muſe, couronne-toi d'une palme nouvelle :
La beauté te ſourit, il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter, forme de plus doux ſons ;
Elle veut des conſeils, & non pas des leçons.
On ne peut l'éclairer, quand on ne peut lui plaire.
Dirige ſes talens, mais d'une main légère.
C'eſt ainſi que l'on voit les fléxibles cizeaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.

Œil ruſé, taille leſte, & langues indiſcrettes,
Ce qu'il faut aux Valets, il le faut aux Soubrettes.
Par l'organe ſur-tout elles doivent briller,
Agir preſque toujours & toujours babiller ;
Ou du moins, ſe taiſant avec impatience,
Par un geſte indiſcret échauffer leur ſilence.

Qu'elles ſe gardent bien de charger leurs tableaux ;
Nous voulons des Teniers & non pas des Calots.
Le vain effort de l'Art annonce une ame aride.
Alors qu'il eſt contraint, le rire eſt inſipide.
Camille, aux yeux charmés de zéphire ſurpris,
Couroit ſur les moiſſons ſans courber les épis.

AH ! ſi la Scène encore offroit à notre vue
Cette Actrice adorée & trop tôt diſparue,
Qui par ſon enjoûment ſçavoit tout animer,
Et que, pour ſon éloge, il ſuffit de nommer ! . . . .
Je vous dirois ſans ceſſe, ayez les yeux ſur elle ;
Et je croirois tout dire, en l'offrant pour modèle.

IL me ſemble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté,
Piquante ſans apprêt, & vive ſans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grace,
Sourire, s'exprimer, ſe taire avec eſprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ſes tons, varier ſa figure,
Rendre l'art naturel, & parer la Nature.

Lise, avec un œil morne, un air digne & hautain,
Et les traits allongés d'un visage romain,
A ceint le tablier de Rose ou de Justine.
Froidement minaudiere, elle croit être fine.
D'abord qu'elle paroît, on se sent attristé,
On ne partage point sa pénible gaîté :
Elle parcourt sans grace un cercle monotone ;
Son rire grimacier n'en impose à personne :
Quand l'Automate agit, le Spectateur galant
Applaudit au ressort, mais non pas au talent.

PARIS, à chaque pas, nous offre cent Coquettes,
Ivres d'un fol encens, volages, indiscrettes.
O vous, qui sous leurs traits voulez nous enflâmer,
A jouer leurs travers, l'art seul peut vous former.
Attendez que le tems, maître tardif & sage,
Du monde & des plaisirs vous ait appris l'usage.
Saisissez la saison de la maturité,
Ce moment dangereux, le soir de la beauté.
Pour nous fixer alors il est mille artifices,
Et le jeu des vapeurs & celui des caprices.
D'un geste ou d'un souris combinez la valeur :

Commandez à vos yeux de feindre la douleur,
Le plaiſir, le dédain, & la mélancolie,
La raiſon quelquefois, & ſouvent la folie;
Et vous viendrez alors reproduire à nos yeux,
L'Amante qui d'Alceſte a captivé les vœux.
Combien, dans ces tableaux, me ſemble intéreſſante
Cette Actrice, à la fois, noble, ſage & décente,
Qui ſçait tout détailler, & ne réfroidit rien,
Aſſujettit au goût ſes tons & ſon maintien,
Et qui, fidéle au vrai, ſans nuire au vraiſemblable,
Toujours ingénieuſe, eſt toujours raiſonnable.

Si, dans ſon vol jaloux, l'impitoyable tems
A marqué ſur vos fronts le ravage des ans;
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes,
Et nos Eſcarbagnas, & nos vieilles Amantes.
Ces rôles épineux, dont la charge déplaît,
Quand Drouin les remplît, ont encor leur effet.
Vous y pouvez de l'art déployer les richeſſes:
Leurs traits ſont plus marqués, mais ils ont leurs fineſſes
Affectez quelquefois un ſourire enfantin;
Qu'une roſe en bouton parfume votre ſein,
Et, de quelques pompons ornant votre coëffure,

De la beauté naissante empruntez la parure.
Mais, pour nous égayer, ne nous révoltez pas ;
N'enrubanez point trop vos burlesques appas.
Dans vos plus grands excès soyez prudente & sage,
Baissez de vos cheveux le double ou triple étage,
Elaguez ce panier, rognez cet éventail,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.

Les rôles ingénus veulent de la décence.
L'Actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'Amour doit y briller, mais doux & désarmé :
Songez qu'il vient de naître, & qu'il n'est point formé.
Le Soleil, en naissant, n'échauffe point encore,
Et semble se jouer sur les monts qu'il colore.
Exprimez dans vos yeux l'enfance du desir,
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au plaisir.
Il faut que votre voix, en peignant votre flâme,
En sons mélodieux se fasse entendre à l'ame.
Offrez-nous, s'il se peut, ce timide embarras
Que donne la Nature, & qu'on n'imite pas,
Ce front baissé toujours, & qui rougit sans cesse,
Cette grace naïve, atour de la jeunesse.

Ah ! ne l'offuſquez point par de vains ornemens.
Une roſe ſuffit pour orner le Printems.

NOUS repréſentez-vous la tendre Zénéïde,
Qui s'indigne & gémit ſous un maſque perfide ?
Marquez-nous ce dépit & ce reſſentiment :
C'eſt une Nymphe en pleurs, qu'outrage ſon Amant,
Qui réſiſte, qui craint de le voir infidelle,
Qu'il ſoupçonne être laide, & qui ſait qu'elle eſt belle.
Quel voile peut cacher ces douloureux combats,
Et l'orgueil d'une Amante, & ſur-tout ſes appas ?
Que votre jeu ſoit vif, qu'il peigne vos allarmes,
Et, qu'à travers le maſque, on découvre vos charmes.
Dans Lucinde ſur-tout variez vos tableaux :
Chaque Scène y produit des ſentimens nouveaux.

QUEL ſouvenir cruel ſe mêle à ces images !
Le talent qui n'eſt plus veut encor des hommages.
Tendre Guéant *, mon cœur ne t'oublîra jamais.
Puiſſé-je dans mes vers ranimer tes attraits !

** On ſera peut-être ſurpris de ne pas trouver ici le nom de Mlle Gauſſin qui excelloit dans les rôles dont il s'agit.*

Combien elle étoit ſimple, intéreſſante, & belle!
Amour, tu t'en ſouviens, tu lui reſtas fidelle.
La douce illuſion accompagnoit ſes pas:
Les Grâces l'inſpiroient, & ne la quittoient pas.
Amour, grâces, beauté, rien ne la put défendre:
La tombe s'entrouvrit, il y fallut deſcendre.
Ainſi l'étoile brille, & bientôt, à nos yeux,
En mourantes clartés ſemble quitter les cieux.
Que dis-je? elle reſpire: il eſt d'heureux ombrages,
Aſyles des Héros, des Belles & des Sages.
Sous ces berceaux rians & fermés aux douleurs,
Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs:
Peut-être qu'à Maurice, * élevé ſur un Trône,
De Myrthe & de Lauriers elle offre une couronne,
Se rappelle des vers, qu'il lui fait déclamer;
Et n'envie aux Mortels que le plaiſir d'aimer. . . .

J'ai craint la monotonie de la louange répétée. Mlle Guéant n'étoit que l'Eléve de cette Actrice célébre, mais promettoit de devenir ſa rivale. Un organe enchanteur, une figure charmante, toute la ſéduction de l'ingénuité, tels furent ſes titres, & les motifs de mes éloges.

* *Le Maréchal de Saxe.*

MAIS quoi ! quelle Beauté s'avance ſur la Scène !
Le Sentiment conduit ſa démarche incertaine.
Sa voix ſe développe en ſons doux & flatteurs ;
Qu'elle ſait bien trouver la route de nos cœurs !
Charmante Doligni, puis-je te méconnoître ?
Toi, ſi chère à l'Amour, que tu braves peut-être ?
Pourſuis ; ce Dieu léger, qui brigue tes faveurs,
Séduit par les attraits, eſt fixé par les mœurs.

L'ART n'eſt point dégradé, lorſqu'il ſe multiplie.
On éléve partout des Temples à Thalie.
Vous, qui nous amuſez par d'utiles travaux,
Dans un monde brillant vous trouvez des Rivaux.
Quel triomphe pour vous ? ſous ces lambris tranquilles.
Où la grandeur s'échappe & s'enfuit loin des Villes,
Dès que Flore a, près d'elle, aſſemblé les Zéphirs ;
Mille jeunes beautés, qu'uniſſent les plaiſirs,
Au grand jour du Théâtre oſant riſquer leurs charmes,
Y ſçavent exciter ou les ris ou les larmes.
La Scène quelquefois raſſemble deux Amans
Gênés dans leurs deſirs, & dans leurs ſentimens.
Voyez comme leur joie éclate & ſe décéle !

Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincéle !
Malgré l'aimable Dieu, qui ſeul les fait agir,
Commandés par leur rôle, ils n'ont point à rougir.
Ils peuvent librement, ſans craindre pour leur flâme,
Se parler en public des ſecrets de leur âme.
Ce n'eſt que pour eux ſeuls que brille un ſi beau jour ;
Et la décence même applaudit à l'Amour.

Le plaiſir m'égaroit ! la raiſon me raméne.
Muſes, dont le pinceau peut enrichir la Scène,
Joignez à mes eſſais vos efforts plus certains.
Pour former des Acteurs, il faut des Ecrivains.
Tel qui, depuis long-tems, rampoit foible & timide,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.
Remettez ſous nos yeux le tableau de nos mœurs ;
Badinez avec nous pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons ? Quels ſeroient vos ſcrupules ?
Molière eſt ſous la tombe, & non les ridicules.
Oui, chaque âge a les ſiens vrais, caractériſés :
Ceux-là ſont apparens, ceux-ci mal déguiſés.
Il faut leur arracher cette enveloppe obſcure ;
Il faut à chaque ſiécle aſſigner ſa figure.

Avec des traits divers, le nôtre a ſes Orgons;
Il a ſes Impoſteurs, il a ſes Harpagons.
La Nature, en créant, toujours ſe renouvelle:
Les vices, les travers ſont variés comme elle.
Obſervez, parcourez & la Ville & la Cour;
Dans nos cœurs, en riant, venez porter le jour.
Quel léger tourbillon, va, vient, revient & roule;
Dieux! que d'Originaux ſe préſentent en foule!
Voyez-vous celui-ci, fier & bas à la fois,
Triſtement abruti dans ſon faſte Bourgeois?
Cet autre, embarraſſé de ſa vaine richeſſe,
Qui cherche en vain ſes ſens uſés par la molleſſe,
S'ennuie au ſein des Arts qu'il raſſemble à grands frais,
Dîne, ſoupe, s'endort au ſon des clarinets,
A ſa meute, ſa troupe, & ſurtout ſa muſique,
Fatigue, tout le jour, ſon âme léthargique,
Et retombe le ſoir, en bâillant de nouveau,
Sur un lit d'édredon, qui lui ſert de tombeau?
Tranſportez à nos yeux la jeune Courtiſanne,
Qui, fille de l'Amour, le ſert & le profane,
Avec grace ſourit, intrigue ſavamment,
Déſeſpére avec art & trahit décemment;

Ce Protecteur banal, entouré de Therſites,
Et qui pour ſes amis compte ſes Paraſites;
Ou ce préſomptueux, ivre de ſes talens,
Qni regarde en pitié juſqu'à ſes Partiſans,
Et d'un œil prophétique, où le dédain repoſe,
Dans les ſiécles futurs lit ſon apothéoſe.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Molière s'éléve! il naîtra des Barons.



L'OPÉRA,

CHANT TROISIEME.

DESCENS, viens m'inſpirer, ſçavante Polymnie,
Viens m'ouvrir les tréſors de l'auguſte harmonie.
Tu m'exauces : déjà tous les Chantres des bois,
Te ſaluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'Onde de ces ruiſſeaux plus doucement murmure :
Zéphir plus mollement frémit ſous la verdure.
Les Roſeaux de Syrinx, changés en Inſtrument,
Vont moduler des airs ſous les doigts d'un Amant.
Cet arbuſte eſt plaintif, cette grotte ſonore :
La parole n'eſt plus, & retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loiſir ſtudieux,
O Déeſſe ! j'entends la Muſique des Cieux.
La Terre a ſes accens, & les airs lui répondent ;
Les Aſtres dans leurs cours jamais ne ſe confondent.
Les Mondes, entraînés par leurs reſſorts ſecrets,
Toujours en mouvement, ne ſe heurtent jamais.
Paroiſſant oppoſés, ils ont leur ſympathie ;

Dans l'accord général, chacun a ſa partie ;
Et les Etres unis par ton art créateur,
Forment un grand concert, digne de leur Auteur.

MAIS daigne enfin, quittant cette ſphère hardie,
Aſſigner des leçons à notre mélodie.
De la Scène lyrique, objet de mes travaux,
Etale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels ſecours, le chant, plein de ta flâme ;
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin juſqu'à l'ame ;
Ce qu'il doit emprunter, pour accroître ſon feu,
De l'eſprit, de la force, & des graces du jeu.

VOUS qui ſur ce Théâtre oſerez vous produire,
Reçûtes-vous des traits aſſortis pour ſéduire ?
N'allez point, ſur la Scène uſurpant un Autel,
Faire huer un Dieu ſous les traits d'un Mortel.
Le monde où vous entrez eſt peuplé de Déeſſes :
L'Amour, en folâtrant, y choiſit ſes Prêtreſſes.
Avec des traits flétris, un teint jaune & plombé,
Pourrez-vous, ſans rougir, prendre le nom d'Hébé ?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus ſa couleur olivâtre ;

Dans un char tranſparent, par des Cignes traîné,
Fendre les airs, aux yeux de Paphos étonné,
Et rappeller en vain cet enfant volontaire,
Qui s'eſt allé cacher à l'aſpect de ſa mère?

Que Flore, à mes regards n'oſe jamais s'offrir,
Sans me faire envier le bonheur de Zéphir.
Sa bouche, au doux ſouris, doit être auſſi vermeille,
Que les boutons de roſe, épars dans ſa corbeille.
L'Amante de Titon, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours;
Et, ſous les pampres verds dont Bacchus ſe couronne,
Le plaiſir doit briller dans les yeux d'Erigone.

Que la taille & le port ſoient toujours adaptés
Aux rôles différens que vous repréſentez.
Des Coloſſes hautains, dont l'Amour fuit les traces,
Pourront-ils badiner ſous le corſet des Graces?
La Naine pourra-t-elle, avec l'air enfantin,
Me retracer Pallas une lance à la main;
Et l'orgueil menaçant d'une Reine en colère
Conviendra-t-il au front d'une ſimple Bergère?

SACHEZ, quand il le faut, varier votre ton;
Sévère dans Diane, emporté dans Junon.

VOUS ſurtout qui voulez, dans vos fureurs lyriques,
Reſſuſciter pour nous ces Paladins antiques,
Tous ces illuſtres fous, ces Héros fabuleux;
Soyez, à nos regards, giganteſques comme eux.
C'eſt peu de m'étaler une jeuneſſe aimable,
Je hais un Amadis, s'il n'eſt point formidable.

QUAND Roland déracine en ſes fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts,
Je veux que, déployant une haute ſtature,
Il enrichiſſe l'art des dons de la Nature.
S'il n'en impoſe point à l'œil du Spectateur,
Si je ne confonds point le modéle & l'Acteur,
D'un tableau ſans effet bientôt je me détache;
Je ne vois qu'un enfant, caché ſous un panache,
Et dont le foible bras, fidèle à ſa leçon,
Renverſe, avec fracas, des arbres de carton.
En vain, ſon œil menace, & ſa main eſt armée;
Je cherche le Héros, & je ris du Pigmée.

PAR la ſeule raiſon mon eſprit enchanté,
Cherche dans le preſtige un air de vérité.

POUR nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,
Le genre de vos voix peut vous ſervir de guide.
Des ſons fréles & doux ſeroient choquans & faux,
Dans la bouche du Dieu qui gourmande les flots.
Ces organes ſont faits pour briller dans des fètes ;
C'eſt d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes.
Quand les vents déchaînés mugiſſent une fois,
Ils ne s'appaiſent point avec des ports de voix,
Et Jupiter lui-même, armé de ſon tonnerre,
Se verroit, dans ſa gloire, inſulté du Parterre,
S'il venoit, s'annonçant par un timbre argentin,
Prononcer en fauſſet les arrêts du deſtin.

MAIS c'eſt peu de la voix, c'eſt peu de la figure,
Si vous ignorez l'art d'achever l'impoſture,
De parer ces préſens, d'y joindre l'action,
Et cette vérité, d'où naît l'illuſion.
Dans ce reſſort trop dur mettez plus de molleſſe :
Ces muſcles trop tendus ont beſoin de ſoupleſſe.

La grace & la beauté d'un Athléte vainqueur
Sont dans l'uſage adroit de ſa mâle vigueur.
Faites-vous, il le faut, une ſecrette étude,
De chaque mouvement & de chaque attitude.
Inſtruits par la Nature, apprenez à l'orner ;
Sur le Théâtre enfin ſachez vous deſſiner.

C'EST par-là que CHASSÉ régna ſur votre Scène,
Et partage le trône, où s'aſſied Melpomène.

PRETE à favoriſer vos utiles efforts,
La Peinture a pour vous déroulé ſes tréſors.
Des grands Maîtres de l'art conſultez les ouvrages,
Voyez-y nos Héros vivre dans leurs images.

L'UN, pâliſſant de rage, arrachant ſes chéveux,
Semble frapper la terre, & maudire les Cieux :
L'autre, plus recueilli dans ſes ſombres allarmes,
De ſon œil conſterné laiſſe tomber des larmes.
Ici, c'eſt un Amant, vengeant ſes feux trahis :
Là, c'eſt un Père en pleurs qui reclame ſon fils.
Dans ſa noble fureur, voyez comment Achille
Eſt fier & menaçant, quoiqu'il reſte immobile.

Quelle ame dans ce calme & quel emportement !
Chaque fibre, à mes yeux, exprime un ſentiment.
Mais auprès de Vénus cherche en vain ſon audace :
La Fureur diſparoît, & l'Amour la remplace.
Entre des bras d'albâtre, à tout moment, preſſé,
Sur le ſein qu'il careſſe il languit renverſé;
Son regard eſt brûlant, ſon ame eſt éperdue :
Aux lévres de Cypris ſa bouche eſt ſuſpendue ;
Et de ſon œil guerrier, où brillent les deſirs,
Coulent ces pleurs ſi doux, que l'on doit aux plaiſirs.

RAPHAEL & Rubens ont droit à votre hommage,
C'eſt quand l'Acteur peint bien qu'il nous plaît davantage.

LORSQU'UN Chantre fameux, une lyre à la main,
Exerçoit des accords le pouvoir ſouverain,
Et, par une harmonie ou belliqueuſe ou tendre,
Maîtriſoit le génie & l'ame d'Aléxandre,
Echauffoit ſes tranſports, l'enivroit, tour-à-tour,
De douleur, de plaiſir, de vengeance & d'amour,
Lui faiſoit à ſon gré prendre ou quitter les armes ;
Pouſſer des cris de rage, ou répandre des larmes ;
Rallumoit ſa fureur contre Perſépolis,

Ou le précipitoit ſur le ſein de Thaïs,
Puis-je croire qu'alors un front plein d'énergie,
De ces divers accens n'aidat point la magie ?
Les regards de l'Orphée, altiers, ſombres, touchans,
Peignoient les paſſions, mieux encor que ſes chants;
Dans tous ſes mouvemens reſpiroit le délire :
Son geſte, ſon viſage accompagnoit ſa lyre,
Et de ſon action l'éloquente chaleur
Tranſmettoit à ſes ſons la flâme de ſon cœur.

L'ORGANE le plus beau, privé de cette flâme,
Forme un ſtérile bruit, qui ne va point à l'ame.

QUE l'organe pourtant ne ſoit point négligé.
Cet utile reſſort veut être dirigé.
La Nature le donne, & l'art ſçait le conduire,
L'affoiblir ou l'enfler, l'étendre ou le réduire ;
Inſinuant & doux, quand il faut demander,
Terrible & véhément, quand il faut commander ;
Sourd dans le déſeſpoir, ſonore dans la joie,
Tantôt il ſe renferme & tantôt ſe déploie.
Le ton eſt tyrannique ; il s'y faut aſſervir ;
Mais les infléxions doivent vous obéir.

Selon que l'ame ſouffre ou que l'ame eſt contente,
L'infléxion doit ſuivre ou vive ou gémiſſante.
Des ſons autour de nous éclatent vainement ;
Leur plus douce magie eſt dans le ſentiment :
Le ſentiment fait tout, c'eſt lui qui me réveille,
Par lui, l'ame eſt admiſe au plaiſir de l'oreille;
Et je place l'Acteur, privé d'un ſi beau don,
Au-deſſous du fluteur, inſtruit par Vaucanſon.

NOTRE goût, plus ſuperbe avec plus de juſteſſe,
De nos récitatifs accuſe la triſteſſe;
Ces modulations, dont le refrein glacé
Semble un hymne funébre au ſommeil adreſſé.
Le vrai récitatif, ſans appareil frivole,
Doit marcher, doit voler, ainſi que la parole.
Pour lier l'action ce langage eſt formé,
Et veut être chanté, bien moins que déclamé.

POURQUOI donc tous ces cris, ces infléxions lourdes,
Ces accens prolongés ſur des ſyllabes ſourdes,
Ces froids glapiſſemens, qu'on ſe plaît à filer ?
Ceſſez de m'étourdir, quand il faut me parler.

QUITTEZ cet attirail, cette inſipide emphaſe,
L'écueil de notre chant, loin d'en être la baſe;
Et ne vous piquez plus du ſol entêtement
D'endormir le Public mélodieuſement.
La célébre LE MAURE, honneur de votre Scène,
Aſſerviſſoit Euterpe aux loix de Melpomène.
Elle phraſoit ſon chant, ſans jamais le charger:
Ce qui languiſſoit trop, elle oſoit l'abréger.
Ce long récitatif, où l'Auditeur ſommeille,
Fixoit l'eſprit alors, en careſſant l'oreille,
Et le Drame lyrique, aujourd'hui ſi traînant,
Avec légèreté couroit au dénoûment.

RÉSERVEZ, réſervez la pompe muſicale,
Pour ces morceaux marqués, où l'organe s'étale,
Où l'ame enfin s'échappe en ſons plus véhémens,
Et donne un libre eſſor à tous ſes ſentimens.

MAIS parmi les écarts d'une voix moins timide,
Que le motif de l'air ſoit toujours votre guide.
C'eſt ainſi qu'un Sculpteur, à qui l'art eſt connu,
Sous le voile toujours fait ſoupçonner le nû.

DANS ce fracas lyrique, & ce brillant délire,
Par un maintien forcé n'apprêtez point à rire.
Craignez de vous borner à des ſons éclatans ;
Et gardez que vos bras, ſuſpendus trop long-tems,
Comme deux contrepoids, qu'en l'air un fil balance,
Attendent, pour tomber, la fin d'une cadence.

SANS doute par le chant vous devez nous charmer ;
Mais c'eſt au jeu ſur-tout que je veux vous former.

TOI, qui veux t'emparer des rôles à baguette,
Si tu n'as pour talent qu'une audace indiſcrette ;
Pourras-tu, l'œil en feu, bouleverſer les airs,
Faire pâlir Hécate, enfler le ſein des mers,
Et, perçant de Pluton le ténébreux domaine,
A tes Dragons aîlés parler en Souveraine ?
Tes yeux me peindront-ils la rage & la douleur ?
Pour évoquer l'Enfer, il faut de la chaleur.
Ne va point imiter ces Sorcières obſcures,
Qui n'ont rien d'infernal, ſi ce n'eſt leurs figures,
Menacent ſans fureur, s'agitent ſans tranſport,
Et dont le moindre geſte eſt un pénible effort.

Sisyphe, à leur aspect, & transit & succombe :
De ses doigts engourdis sa roche échappe, tombe ;
Et l'ardent Ixion, surpris de frissonner,
Sur son axe immobile a cessé de tourner.

Il faut que, dans son jeu, la redoutable Armide
M'attendrisse à la fois, m'échauffe & m'intimide.

Dans ces riants Jardins Renaud est endormi.
Ce n'est plus ce guerrier, ce superbe ennemi,
Ombragé d'un panache & caché sous des armes,
C'est Adonis qui dort, protégé par ses charmes.
Armide l'apperçoit, jette un cri de fureur,
S'élance, va percer son infléxible cœur....
O changement soudain! elle tremble, soupire,
Plaint ce jeune Héros, le contemple & l'admire.
Trois fois, prêt à frapper, son bras s'est ranimé,
Et son bras qui retombe est trois fois désarmé.
Son courroux va renaître & va mourir encore :
Elle vole à Renaud, le menace, l'adore,
Laisse aller son poignard, le reprend tour-à-tour ;
Et ses derniers transports sont des transports d'amour.

QUE ces emportemens ſont mêlés de tendreſſe !
Quel contraſte frappant de force & de foibleſſe !
Que de ſoupirs brûlans ! que de ſecrets combats !
Que de cris & d'accens , qui ne ſe notent pas !
A l'ame ſeule alors il faut que j'applaudiſſe :
La Chanteuſe s'éclipſe, & fait place à l'Actrice.
Il échappe ſouvent des ſons à la douleur ,
Qui ſont faux à l'oreille & ſont vrais pour le cœur.

QUAND de Pſyché, mourante au milieu de l'orage,
ARNOULD * les yeux en pleurs me vient offrir l'image ,
Et frémit ſous la nue , où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre ſa voix , dans le fracas des airs ?
J'aime à voir ſon effroi, lorſque la foudre gronde,
Et ſes regards errans ſur les gouffres de l'Onde ;
Ses ſons plaintifs & ſourds me pénétrent d'horreur,
Et ſon ſilence même ajoûte à ma terreur.
Grace à l'illuſion , je ſens trembler la Terre ;
Cet airain, en roulant, me ſemble un vrai tonnere ;

---

* *Actrice qui prouve que le jeu peut ſuppléer à l'organe.*

Ces flots que l'Art ſouléve & ſçait aſſujettir,
Sont des flots écumans tout prêts à l'engloutir ;
Et, lorſque le flambeau des pâles Euménides
Eclaire ſon déſordre & ſes grâces timides,
J'éprouve ſa frayeur, je friſſonne, & je croi
Entendre tout l'Enfer rugir autour de moi.

Telle eſt du grand talent la puiſſante féerie ;
Il rend tout vraiſemblable, il donne à tout la vie ;
Il anime la Scène, &, pour dicter des loix,
A peine a-t-il beſoin du ſecours de la voix.

A ces divers effets comment pourroit prétendre
Celle qui, ſur la Scène affectant un air tendre,
Senſible par corvée, & folle par état,
Quand ſon air eſt chanté, ſourit au premier Fat,
Provoque les regards, va mandier l'éloge
De ce jeune Amateur endormi dans ſa loge ;
Et, le cœur gros encor, l'œil de larmes trempé,
Arrange, en minaudant, tout le plan d'un ſoupé ?

Que jamais votre eſprit ne ſoit hors de la Scène ;
Que votre œil au hazard jamais ne ſe promène.

Oubliez des balcons ces muets entretiens ;
Vos regards ſont diſtraits, ils détournent les miens.

Mais vous qui, dans nos chœurs prétendus harmoniques,
Venez nous étaler vos maſſes organiques,
Et, circulairement rangés en eſpalier,
Détonnez de concert pour mieux nous ennuyer ;
Vous verrai-je toujours, l'eſprit & le cœur vuides,
Hurlant, les bras croiſés, vos refrains inſipides ?
Vous eſt-il défendu de peindre dans vos yeux,
Ou la triſteſſe ſombre ou les folâtres jeux ?
Pour célébrer Vénus, Cérès, Flore & Pomone,
Lorſque le tambourin autour de vous réſonne,
Sous des berceaux de fleurs lorſque d'heureux Amans
Entrelacent leur chiffre, & gravent leurs ſermens ;
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus & du Gange,
Une coupe à la main, préſide à la vendange ;
Quand tout eſt rayonnant du feu de la gaîté,
De quel œil ſoutenir votre immobilité ?
Vous gâtez le tableau qui par vous ſe partage ;
De grace, criez moins, & ſentez davantage ;
Et que l'on puiſſe enfin ſur vos fronts animés,
Trouver le ſens des vers, par la voix exprimés....

La Scène s'embellit : ſur des bords ſolitaires ;
Je vois ſe réunir des grouppes de Bergères.
Des Bergers amoureux ont volé ſur leurs pas ;
Apollon les appelle à d'aimables combats.
Des guirlandes de fleurs ont paré ces muſettes.
Cent touffes de rubans décorent ces houlettes :
Déjà de l'art du chant on diſpute le prix,
Les Juges ſont Églé, Silvanire, Cloris ;
C'eſt dans leurs jeunes mains que brille la couronne,
C'eſt le goût qui l'obtient, & l'amour qui la donne.

Le goût fut ton génie, ô toi, Chantre adoré,
Toi *, moderne Linus, par lui-même inſpiré,
Que j'aimois de tes ſons l'heureuſe ſymétrie,
Leur Accord, leur divorce & leur œconomie !
Organe de l'Amour auprès de la Beauté,
Tu verſois dans les cœurs la tendre volupté.
L'Amante en vain s'armoit d'un orgueil infléxible ;
Elle couroit t'entendre & revenoit ſenſible.
Plus d'une fois le Dieu qui préſide aux ſaiſons,
Qui fait verdir les prés, & jaunir les moiſſons,

* *Géliotte.*

Las

Las du céleste ennui, jaloux de nos hommages,
Sous les traits d'un Berger parut dans nos bocages :
Sous ces humbles dehors, heureux & caressé,
Il retrouva les Cieux dans les regards d'Issé,
Et, goûtant de deux cœurs la douce sympathie,
Fut Dieu plus que jamais dans les bras de Clithie.
C'est lui sans doute encor qui vient, changeant d'Autels,
Amuser, sous tes traits, & charmer les Mortels.

VOUS, qui voulez sortir de la foule profane,
Comme lui cultivez & domptez votre organe ;
Corrigez-en les tons aigres, pesans ou faux ;
En graces, comme lui, transformez vos défauts.

PRÉTENDEZ-VOUS m'offrir le lever de l'Aurore ?
Que votre foible voix par degré semble éclore,
Et, soudain déployée en sons vifs & brillans,
Me retrace du jour les feux étincelans.
De l'Amour qui gémit qu'elle exprime les peines,
Se joue avec ses traits, & roule avec ses chaînes.
Peignez-vous un ruisseau? que vos sons amoureux
Coulent avec ses flots, murmurent comme eux.

Répandez ſur vos tons une aimable molleſſe:
D'un organe d'airain ſoumettre la rudeſſe,
A chanter les plaiſirs & les ris ingénus,
C'eſt donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.
Tel Acteur s'applaudit & ſe croit sûr de plaire
Qui d'une voix tonnante aborde une Bergère.
A peine dans ſon Art il eſt initié,
Et c'eſt en mugiſſant qu'il me peint l'amitié.
Mettez dans votre chant d'inſenſibles nuances;
Des airs lents ou preſſés marquez les différences.
Ce paſſage eſt frappant & veut de la vigueur:
Là, que l'infléxion expire avec langueur,
Et que par le ſuccès votre voix enhardie
Ajoûte, s'il ſe peut, à notre mélodie.

Divine mélodie, ame de l'Univers,
De tes attraits ſacrés viens embellir mes vers.
Tout reſſent ton pouvoir; ſur les mers inconſtantes
Tu retiens l'Aquilon dans les voiles flottantes.
Tu ravis, tu ſoumets les habitans des eaux,
Et ces hôtes aîlés qui peuplent nos berceaux.
L'Amphion des forêts, tandis que tout ſommeille,
Prolonge en ton honneur ſon amoureuſe veille,

Et ſeul, ſur un rameau, dans le calme des nuits,
Il aime à moduler ſes douloureux ennuis.
Tes loix ont adouci les mœurs les plus ſauvages;
Quel antre inhabité, quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables ſons?
Le plus barbare écho répéta des chanſons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière,
Le Courſier inquiet lève ſa tête altière,
Hennit, blanchit le mords, dreſſe ſes crins mouvans,
Et s'élance aux combats, plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu ſuſpens la miſère,
Tu rends le travail doux, & la peine légère.
Que font tant de Mortels en proie aux noirs chagrins,
Et que le Ciel condamne à ſouffrir nos dédains?
Le moiſſonneur actif que le Soleil dévore,
Le Berger dans la plaine errant avant l'Aurore?
Que fait le Forgeron ſoulevant ſes marteaux?
Le Vigneron brûlé ſur ſes ardens côteaux?
Le captif dans les fers, le nautonnier ſur l'onde,
L'Eſclave enſeveli dans la mine profonde;
Le timide indigent dans ſon obſcur réduit?
Ils chantent: l'heure vole, & la douleur s'enfuit.

JEUNE & discret Amant, toi qui, dans ton ivresse,
N'as pû fléchir encor ton injuste maîtresse :
Dans le mois qui nourrit nos frêles rejettons,
Et voit poindre les fleurs à travers leurs boutons,
Sur la Scène des champs n'oses-tu la conduire ?
La Nature est si belle à son premier sourire !
Qu'avec toi ton Églé contemple ces tableaux
Et l'émail des vallons, & l'argent des ruisseaux :
Dans cet enchantement, que sa main se repose
Sur ce frais velouté qui décore la rose ;
Qu'elle puisse, à longs traits, en respirer l'odeur,
Le plaisir de ses sens va passer dans son cœur.
Si de tous ces attraits elle osoit se défendre,
Joins-y la volupté d'un chant fléxible & tendre ;
Tu l'entendras bientôt en secret soupirer. . . .
Et je laisse à l'Amour le soin de t'éclairer.
L'Art des sons n'est que l'art d'émouvoir & de plaire;
C'est le plus doux secret pour vaincre une Bergère ;
Mais banissez l'apprêt ; il nous glace, & le chant,
S'il est maniéré, cesse d'être touchant.
Évitez avec soin la molle afféterie ;
Qu'avec légéreté votre voix se varie.

Jaloux de l'embellir, craignez de la forcer ;
Un organe contraint ne peut intéreſſer.
Soyez vrai, naturel, c'eſt la première grace,
Et celle qu'on pourſuit dégénére en grimace.

Pour illuſtrer votre Art, reſpectez, dans vos Jeux,
Le Palais des Héros & le Temple des Dieux.
Du Trône où ſiége Euterpe il ne faut point deſcendre.
Sans indignation, puis-je voir, puis-je entendre
Naziller Arlequin, grimacer Pantalon,
Où tonnoit Jupiter, où chantoit Apollon ?
En ſecret indigné que ſa Scène avilie
Se fût proſtituée aux Bouffons d'Italie ;
Que le François, trompé par un charme nouveau,
Eût pour leurs vains fredons abandonné Rameau ;
Ce Dieu voulut punir ce tranſport idolâtre,
Et, chargeant d'un carquois ſes épaules d'albâtre,
Les yeux étincelans, la fureur dans le ſein,
Aux antres de Lemnos il deſcend chez Vulcain. *

** J'ai cru que l'incendie de l'Opéra pouvoit fournir une épizode agréable pour terminer ce Chant.*

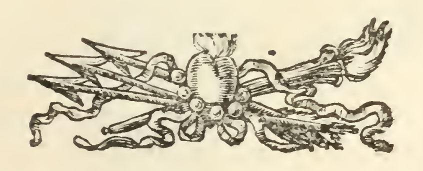
L'immortel, tout noirci de feux & de fumée,
Attisoit de ses mains la fournaise allumée;
Mais il ne forgeoit plus ces instrumens guerriers,
Ces tonnerres de Mars, ces vastes boucliers,
Où l'air semble fluide, où l'onde dans sa sphère
Coule, & sert mollement de ceinture à la Terre.
L'enclume retentit sous de plus doux travaux;
Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.
» Vulcain, dit Apollon, on profane mon culte;
» Sur mes autels souillés chaque jour on m'insulte.
» Venge-moi : tout-à-coup dans les bruyans fourneaux
Des cyclopes aîlés allument cent flambeaux;
Ils volent, & déjà leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du Temple a lancé l'incendie.
Le croissant de Phébé, la conque de Cypris,
La guirlande de Flore & l'arc brillant d'Iris,
Des Champs Élisiens l'immortelle parure,
Les Zéphirs, les Ruisseaux, les Fleurs & la Verdure,
Les superbes Forêts, les rapides Torrens,
Du Souverain des Mers les Palais transparens,
Hélas! tout est détruit! on parcourt les ruines,
Là chantoient les Plaisirs & les Graces badines :

LE MIERRE *, prodiguant les charmes de ſa voix,
La, diſputoit le prix aux Syrenes des bois:
Ici l'aimable ARNOULD exerçoit ſon empire,
Et nous intéreſſoit aux pleurs de Télaïre.

EUTERPE cependant, pour nous dicter ſes loix,
Rentre dans ſon aſyle, & reprend tous ſes droits.
RAMEAU, le ſceptre en main, éclipſe Pergolèſe:
Le Goût a reparu: le Dieu du Jour s'appaiſe,
Et ſon reſſentiment nous pourſuivroit encor,
Si la Scène à ſes yeux n'eût remontré Caſtor.

---

* *Mad. l'Arrivée.*



LA DANSE,

CHANT QUATRIEME.

Le jeune Amant de Flore a déployé ses aîles ;
De ses nouveaux baisers naissent les fleurs nouvelles.
Les Satires légers, aux accens du haut-bois,
Soulévent, en riant, les Nymphes de nos bois,
Voyez-vous ces Tritons, dont les desirs avides
Font bouillonner les flots autour des Néréides ?
Ils nagent en cadence, &, joignant leurs bras nuds,
Agitent doucement la conque de Vénus.
Volez, jeunes Beautés; le front ceint de feuillages,
Traversez, en dansant, les vallons, les bocages :
Ressuscitons ces jeux *, ces folâtres loisirs,
Par le Tibre adoptés, au retour des Zéphirs.
Pour orner votre sein, ces roses vous demandent ;
Pour vous peindre leurs feux, vos Bergers vous attendent.

* *La Danse du mois de Mai, en usage chez les Romains.*

Tout vous ſert; cet ombrage, interceptant le jour,
Enhardit à la fois la Pudeur & l'Amour.

Loin de nous la ſageſſe & ſes leçons auſtères!
Tepſicore, voici l'inſtant de tes myſtères;
Ils naiſſent du plaiſir, je dois les reſpecter:
Viens, ta harpe à la main, m'apprendre à les chanter.
Léger comme tes pas, fidèle à leur cadence,
Que mon rapide vers brille, parte & s'élance.
Déeſſe, la Nature eſt ſoumiſe à tes loix,
Et ton ſilence actif le diſpute à la voix.
Le voile ingénieux de tes allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de Clio, tu ſçais conter aux yeux;
Et tout, juſqu'à la Fable, eſt vivant dans tes jeux.
Des pas tardifs ou prompts la liaiſon ſçavante
M'offre de cent tableaux une Scène mouvante.
J'y vois du déſeſpoir le ſombre accablement,
La colère d'un Dieu, les tranſports d'un Amant,
Mars courant aux combats, Daphné prenant la fuite,
Pour éviter l'Amant qui vole à ſa pourſuite,
Les Défis des Paſteurs, les courſes de Tempé,
Et celles de l'Amour, à Vénus échappé.

MAIS de cet art charmant craignez la douce amorce;
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule eſpoir n'allez pas vous bercer ;
Et ſondez le terrein qu'il faut enſemencer.
Avant de faire un pas, voyez ſi la Nature
N'a point ſur les Calots calqué votre figure.
Héros, que votre taille ait de la majeſté:
Berger, qu'elle nous plaiſe en ſa légéreté.

QUE votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et ſe ploye aiſément ſur le genou fléxible.

QUE les pieds, avec ſoin rejettés en dehors,
Des jarrets trop diſtans rapprochent les reſſorts.

QUE l'épaule s'efface, & que chaque partie,
En paroiſſant ſe fuir, ſoit pourtant aſſortie.

QUELQUE vice ſécret avec vous eſt-il né?
Qu'avant le pli du tems il ſoit déraciné.
Profitez, profitez de ces jours de ſoupleſſe,
Où chaque fibre encor treſſaille avec molleſſe.
Quand l'âge roidira vos muſcles engourdis,
Tous les moyens alors vous ſeront interdits,

Cet orme contrefait panche vers le rivage,
Et d'un tronc tortueux voit ſortir ſon feuillage :
Il ſeroit aujourd'hui l'ornement du hameau,
Si l'art l'eût redreſſé, quand il fut arbriſſeau.

QUE vos pas ſoient précis : d'une oreille ſévère
Calculez chaque tems, ſans jamais vous diſtraire.
Vos talens, quels qu'ils ſoient, n'auront qu'un foible éclat
Sans ce Juge ſubtil, ce tact ſi délicat,
Que la Nature même, à nos plaiſirs fidelle,
Pour épier les ſons, a mis en ſentinelle.
Ce timpan ſinueux, où tout va retentir,
Doit marquer la meſure & vous en avertir.
Un Danſeur ſans oreille eſt la vivante image
D'un fou qui ne met point de ſuite à ſon langage;
Qui de mots mal couſus forme ſon entretien,
S'étourdit en parlant & ne dit jamais rien.

PAR ce ſens dirigés, riez de l'impuiſſance
Du burleſque rouleau *, ſceptre de l'ignorance,

* *Le Bâton de la Meſure.*

Dont le geſte ambulant ſemble vous menacer,
Et qui coupe les tems, au lieu de les fixer.
Que chaque mouvement ſoit naturel & libre.
Soumettez votre corps aux loix de l'équilibre.
Élevé dans les airs, ſoyez aſſujetti
Au point déterminé d'où vous êtes parti.
Émule de Gardel, dans votre eſſor habile,
Tombez ſur un pied ſeul, & reſtez immobile.

POUR atteindre au fini de tous ces déploîmens,
N'allez point vous créer d'inutiles tourmens,
Étudier votre Art comme de vils Eſclaves,
Ni vous empriſonner dans ces dures entraves,
Qui du jeu des reſſorts vous ôtent la douceur,
Et font mille martyrs, ſans former un Danſeur.

C'EST peu de m'étaler une Danſe ſçavante,
Et ces ſauts périlleux dont l'effort m'épouvante,
De battre l'entrechat, de jouer du poignet,
De hazarder un rond, de faire un moulinet.
La Médiocrité brigue ces avantages:
L'Art a d'autres ſecrets, pour gagner nos ſuffrages.

SUR le bloc arrondi d'un célébre Sculpteur
Quand l'Amour agita son flambeau créateur,
Il en fit rejaillir une vive étincelle,
Et soudain vit éclore une Vénus nouvelle,
Dont le premier regard peignit un sentiment,
Dont le premier soupir demandoit un Amant.
L'heureux Pigmalion brûle pour son ouvrage :
Le marbre est animé; l'Amour veut davantage.
Les Grâces, qu'il appelle, accourent sur ses pas,
Et la Nymphe naissante a volé dans leurs bras.
Leurs loix sont des plaisirs, leurs leçons, des caresses :
L'Ecoliére bientôt égale ses Maîtresses,
S'instruit dans l'art de plaire, & plaît en l'oubliant,
Met dans chaque attitude un jeu doux & liant,
De la simplicité se fait une parure,
Déploie avec pudeur les dons de la Nature,
Laisse errer sur sa bouche un sourire charmant,
Et, grace à ses regards, se tait éloquemment.

VOILA votre modéle, Enfans de Terpsicore.
La Nature vous sert, il faut l'aider encore.
Imaginez des tems, & des groupes nouveaux,

Entaſſez pas ſur pas, & travaux ſur travaux,
Sautez ſur le gazon, ſans y laiſſer vos traces,
Vous ne poſſédez rien, ſi vous n'avez les graces.
Elles vous donneront le poli des reſſorts,
D'un buſte harmonieux les tranquilles accords,
Le moëlleux contour d'une tête fléxible,
Des paſſages divers la nuance inſenſible;
Ces pas demi formés, ces bras qne le deſir,
Dans un doux abandon, ſemble tendre au plaiſir,
Tous ces ébranlemens, ces ſecouſſes légères,
Que la volupté compte au rang de ſes myſtères,
Et ces geſtes de feu, ces repos languiſſans
Qui juſqu'en leur foyer vont réchauffer nos ſens.

Des élémens de l'art connoiſſez l'importance:
Formez vos premiers pas ſous un Maître qui penſe.
Vous avancerez plus avec moins de travaux:
Il ſçaura profiter même de vos défauts.
C'eſt ainſi que Marcel, l'Albane de la Danſe,
Communiquoit à tout la nobleſſe & l'aiſance.
Des mouvemens du corps il fixa l'uniſſon,
Et dans un Art frivole il admit la Raiſon.

La Beauté qu'il formoit venoit-elle à paroître ?
Elle emportoit le prix, & déceloit ſon Maître ;
Telle brille une Roſe entre les autres fleurs.
Il dotoit la Jeuneſſe, en lui gagnant des cœurs.
Il me ſemble le voir, dans un Jardin fertile,
Aſſujettir à l'Art chaque tige indocile,
Tendre au Lys incliné la main qui le ſuſpend,
Reſſerrer le bouton où l'œillet ſe répand,
Diſtribuer partout cet accord, cette grace
Qui pare la Nature, & jamais ne l'efface.

De cette ſervitude affranchis une fois,
Plus ſûrs de votre vol, créez-vous d'autres loix.
Liſez au cœur de l'homme : amour, fureur, délire,
Dans vos jeux animés il faut tout reproduire :
De chaque ſentiment épiez les ſecrets :
Démêlez les reſſorts, combinez les effets.

Inventeurs de cet Art, & Pilade & Bathile
Nous ont aſſez appris combien il eſt fertile.
Dans l'action du corps puiſant leur coloris,
L'un arrachoit les pleurs, l'autre excitoit les ris ;

Et, loin du cercle étroit de cent Mimes profanes,
Leurs gestes & leurs pas leur tenoient lieu d'organes.

Pour atteindre à leur palme & vous rapprocher d'eux,
Laissez la gargouillade & les pas hazardeux.
Que par l'expression vos traits s'épanouissent :
L'ame doit commander, que les pieds obéissent.
Un méchanisme vain suffit pour un Sauteur :
Mariez les talens du Peintre & de l'Acteur,
Et, prenant votre essor loin des routes tracées,
Dans vos pas, s'il se peut, enchaînez des pensées.

Mais, si vous prétendez aux immortels festons,
De masques odieux débarrassez vos fronts.
De chaque passion le turbulent orage
Avec des traits de feu se peint sur le visage :
On y voit le chagrin d'un crêpe se voiler,
Sourire le bonheur, la joie étinceler ;
L'ame se montre à nû dans ce miroir sincère.
Pourquoi donc le charger d'une forme étrangère ?
Un visage postiche & privé de contour,
Un plâtre enluminé me rendra-t-il l'Amour ?

Comment les paſſions, dans leur fougue énergique,
Pourront-elles percer l'enveloppe gothique,
L'immobile carton inventé par l'ennui,
Qu'un Danſeur met toujours entre nos cœurs & lui;
Filles des ſombres bords, Déïtés infernales,
Éteignez ſur vos fronts ces flammes ſépulchrales:
Fleuves, Ondains, Tritons, Dieux ſoumis au Trident,
Quittez vos teints verd-pré, vos viſages d'argent:
Vents, ayez plus d'adreſſe, & moins de bouffiſſure:
Monſtres de nos ballets, reſpectez la Nature.

INDIFFÉRENTE & libre, une Nymphe des bois
Pour ſeule arme aux Amours oppoſoit ſon carquois,
Et ſouvent renverſoit de ſes fléches rapides
Le Faon, aux pieds légers, & les Biches timides.
Errante, l'arc en main, de réduit en réduit,
Un Faune l'apperçoit, s'enflamme & la pourſuit.
Voyez les mouvemens dont leur ame eſt atteinte,
Et l'aîle du deſir, & le vol de la crainte.
Quelle ardeur dans tous deux! que d'agiles détours!
Le Faune joint la Nymphe; elle échappe toujours.
Elle ſe ſauve enfin tremblante, ſans compagne,

Et gagne, en haletant, le haut d'une Montagne.
Là, se laissant aller près d'un arbre voisin,
Son col abandonné touche aux lis de son sein.
Le Faune reparoît : il tressaille de joie,
Et retrouve sa force, en retrouvant sa proie.
Ses yeux sont des flambeaux ; ses pas sont des éclairs :
Une fléche est moins prompte à traverser les airs.
La nouvelle Daphné frémit, tremble, chancele,
Au front de son Amant l'espérance étincelle ;
Du fugitif objet, qu'effarouchent ses vœux,
Déjà son soufle ardent fait voler les cheveux ;
Il l'atteint, il soupire, il demande sa grace :
Le Faune s'embellit, la Nymphe s'embarrasse,
Se livre par degrés à ce trouble enchanteur,
Tombe, se laisse vaincre, & pardonne au vainqueur.

D'UN simulacre vain la froide dissonance
De ces divers combats rendra-t-il la nuance ?
Y verrai-je la crainte & ses frémissemens,
Le trouble, les desirs & l'ardeur des Amans ?

QUE n'ai-je le génie & le pinceau d'Apelle !
Alard, à mes esprits ce tableau te rappelle.

Jamais Nymphe des bois n'eut tant d'agilité :
Toujours l'essain des ris voltige à ton côté.
Que tu mêlanges bien, ô belle enchanteresse,
La force avec la grace, & l'aisance & l'adresse !
Tu sçais avec tant d'art entremêler tes pas,
Que l'œil ne peut les suivre & ne les confond pas.
Le Papillon s'envole avec moins de vîtesse,
Et pèse plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.
Te peindre, c'est louer ton émule divin : *
Je place au même rang la Nymphe & le Silvain ;
Il partage l'honneur de ta palme brillante ;
Hippoméne à la course égaloit Atalante.
Tous deux dans cette arêne, où vous régnez sur moi ;
Vous cueillez le laurier ; mais la pomme est pour toi,

Mon œil sur ces objets trop long-tems se repose ;
Muse, reprends le joug que Terpsicore impose :
Amans de la Déesse, elle a choisi ma voix
Pour consacrer son art, & vous dicter ses loix.
Fuyez loin de ses yeux, Pagodes vernissées,

---

* *Dauberval.*

Dans vos groupes ſans goût triſtement compaſſées,
Fuyez. . . . qui vous donna le droit, le droit affreux
De venir dans leur temple effaroucher les jeux ?

QUE la Danſe toujours annonce un caractère.
Qu'elle ſoit, tour-à-tour, noble, vive ou légère..
M'offrez-vous des héros ? modelez-vous ſur eux :
Que vos pas ſoient précis, graves, majeſtueux.
Lorſque le grand Dupré, d'une marche hautaine,
Orné de ſon panache, avançoit ſur la Scène,
On croyoit voir un Dieu demander des autels,
Et venir ſe mêler aux Danſes des Mortels.
Dans tous ſes déploîmens ſa Danſe ſimple & pure
N'étoit qu'un doux accord des dons de la Nature.
Veſtris, par le brillant, le fini de ſes pas,
Nous rappelle ſon Maître, & ne l'éclipſe pas.

BACCHANTES, exprimez les fureurs de l'ivreſſe :
Tournez rapidement ſous le Dieu qui vous preſſe.
Filles du noir Cocite, armez-vous de flambeaux ;
Élancez-vous par bonds ; que vos pas inégaux,
Égarés, incertains, peignent l'affreuſe rage,
Le tumulte de l'ame, & la ſoif du carnage.

Tranſportez les enfers ſur vos fronts allumés,
Et décrivez en l'air des cercles enflâmés.

ZÉPHIRS, d'un vol léger careſſez les feuillages;
Et, ſans être entendus, parcourez les bocages.
On rit de ces Zéphirs orageux & maſſifs,
Qui font gémir les airs ſous leurs bonds convulſifs.
A ce bruit inconnu Flore en tremblant s'éveille;
Ils ont déja courbé les fleurs de ſa corbeille:
Elle craint, à l'aſpect de ſes nouveaux Amans,
Pour le Trône fragile où s'aſſied le Printems,
Et le Parterre enfin renvoie avec juſtice
Ces Sauteurs maladroits bondir dans la couliſſe.

L'HEUREUSE Germanie eſt fertile en Danſeurs,
Et ſimple dans ſa Danſe, ainſi que dans ſes mœurs.
Elle nous a tranſmis * celle qui dans nos fêtes
A nos jeunes Beautés fait le plus de conquêtes.
Connoiſſez tous ces pas, tous ces enlacemens,

* *L'Allemande.*

Ces geſtes naturels, qui ſont des ſentimens ;
Cet abandon facile & fait pour la tendreſſe,
Qui rapproche l'Amant du ſein de ſa Maîtreſſe ;
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis ſe croiſent en berceau,
Et ce piége ſi doux, où l'Amante enchaînée
A permettre un larcin eſt toujours condamnée.

COMBIEN je vous regrette, ô tems, ô jours heureux!
Où, dans les murs de Sparte, & dans ſes plus beaux jeux,
Se partageant en chœurs, des Vierges ingénues
Danſoient ſans indécence & danſoient toujours nues !
Que de ſecrets tréſors dévoilés aux Amours !
Quel charme arrondiſſoit tous ces légers contours !
A chaque mouvement que de beautés écloſes !
Quels frais monceaux de lis, mêlés de quelques roſes !
Que dis-je ? aux yeux ſurpris de l'Amant enchanté
La céleſte pudeur voiloit la nudité.

VOUS, que Vénus inſtruit, qui, pour première étude,
Avez de tous ſes jeux la ſçavante habitude,
Surpaſſez ces tableaux, & ſous le vêtement

Que l'Amour exprimé frappe l'œil de l'Amant.
Que vos illusions sur mes yeux se répandent,
Je vous livre mon cœur, & mes sens vous attendent.

LA, par des mouvemens souples & négligés,
Par des balancemens avec art prolongés,
Imitez les langueurs de la douce mollesse :
N'allez point par des sauts fatiguer sa paresse.

ICI, nous séduisant par la vivacité,
Peignez dans votre essor un cœur plus agité.
Que vos bras jusqu'à nous toujours prêts à s'étendre,
Soient autant de filets où l'on cherche à se prendre.
Marquez tous les degrés de l'amoureux débat,
L'instant de la victoire & celui du combat,
Le calme du bonheur, le feu d'une caresse :
Fuyez, arrêtez-vous, suspendez votre ivresse :
Comme Guimard enfin appellez les desirs,
Et que vos pas brillans soient le vol des plaisirs.

C'EST ainsi que Sallé, qui brilla sur la Scène,
Emule des Amours, en paroissoit la Reine.

La tendre volupté présidoit à ses pas,
Animoit ses regards, & jouoit dans ses bras.

Comme elle cependant sur ces heureux mystères
Laissez toujours tomber quelques gazes légères;
Et, ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau,
Laissez-nous soulever le reste du rideau.
Par des pas trop lascifs n'offensez point la vue:
Vénus même prescrit l'adroite retenue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre Amant?
N'allez point, sans pudeur à nos yeux vous pâmant,
Outrager la décence, &, Sirène muette,
Proposer au Public un bonheur qu'il rejette.

Aux talens naturels que l'art soit réuni.
Telle est à nos regards la Danse de Lani.
Précision, vîtesse, esprit, tout s'y rassemble.
Les détails sont parfaits, sans altérer l'ensemble.
Elle enchante l'oreille & ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.

Heinel la suit, Heinel que l'amour lui préfére!
Dans tous ses mouvemens quelle ame douce & fiere!

Parmi le chœur danſant, autour d'elle empreſſé,
Elle paroît, s'éleve, & tout eſt éclipſé. . . .
La Mortelle n'eſt plus, j'encenſe la Déeſſe.
Hébé pour la fraîcheur, Pallas pour la nobleſſe,
Elle imprime à ſes pas je ne ſçais quoi d'altier,
Et l'œil qui l'admira ne la peut oublier.

Il eſt une autre gloire où vous pouvez atteindre;
Il faut tout embraſſer, tout ſentir & tout peindre.
La Danſe doit m'offrir d'innombrables tableaux.
Transfuges des Palais, danſez ſous des berceaux.
L'art brillant des couleurs avec même avantage
Eléve un Temple auguſte, &, nous ouvre un bocage.
Tout objet bien ſaiſi conſerve un prix réel :
Teniers eſt aujourd'hui l'égal de Raphaël.

Quelle Nymphe légère à mes yeux ſe préſente!
Déeſſe, elle folâtre, & n'eſt point impoſante.
Son front s'épanouit avec ſérénité,
Ses cheveux ſont flottans, le rire eſt ſa beauté.
D'un feſton de jaſmins ſa tête eſt couronnée,
Et ſa robe voltige, aux vents abandonnée.

Mille ſonges légers l'environnent toujours;
Plus que le printems même, elle fait les beaux jours.
Des Matelots joyeux raſſemblés auprès d'elle
Détonnent à ſa gloire une ronde nouvelle,
Et de jeunes Paſteurs, déſertant les hameaux,
Viennent la ſaluer au ſon des chalumeaux.
C'eſt l'aimable gaîté : qui peut la méconnoître,
Au chagrin qui s'envole, aux jeux qu'elle a fait naître ?
Fille de l'innocence, image du bonheur,
Le charme qui te ſuit a paſſé dans mon cœur.
Sur ce gazon fleuri, qu'elle a choiſi pour trône,
Paſteurs, exécutons les danſes qu'elle ordonne.
Que trop d'art n'aille point amortir notre feu :
La Danſe d'un Berger n'eſt pas celle d'un Dieu.

VOUS qui me tranſportez dans ces Fêtes ruſtiques,
Laiſſez votre routine & vos pas méthodiques;
La nature eſt ſi belle ! ah ! ne l'altérez pas :
Elle hait la contrainte, & meurt ſous le compas.

VENEZ : tranſportons-nous dans ces belles contrées,
Des rayons d'un Ciel pur en tout tems colorées.

Déjà l'air eſt plus frais : Phébus vers l'Occident
Précipite ſa courſe & ſon char moins ardent.
Les mobiles ſillons de ſa pourpre brillante
Font reſplendir au loin la mer étincelante.
Sous des boſquets riants qu'embaume l'Oranger,
Chaque jeune Bergère a conduit ſon Berger.
Les uns de joncs treſſés compoſent leur coëffure :
D'autres avec des fleurs nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil & de la voix :
Le tambourin réſonne, & tout part à la fois.
Je ne ſçais quel inſtinct régle chaque attitude :
La grace, ailleurs captive, ici naît ſans étude.
Les geſtes & les pas, d'un mutuel accord,
Peignent la même ivreſſe & le même tranſport.
Sur des bras vigoureux on ſouléve une Belle :
On s'enlace, on s'éléve, on retombe avec elle.
Que de baiſers reçus, ou ravis, ou donnés !
Que de crimes charmants, auſſitôt pardonnés !
L'ombre n'interrompt pas cette douce démence :
Lorſqu'un plaiſir s'envole, un plaiſir recommence.
Pour s'occuper la nuit, l'Amante, en ce moment,
Dépoſe dans ſon cœur les traits de ſon Amant,

Et le lendemain même, alors qu'elle s'éveille,
Répéte encor les airs qu'ils ont dansés la veille.

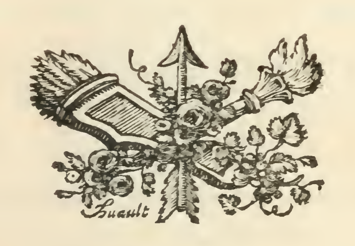
PROVENCE fortunée, asyle aimé des Cieux,
Que j'aimerois ton Ciel, ton délire & tes jeux !
Ici, tout est glacé, tout est morne, ou fantasque :
Du bonheur qui te rit nous n'avons que le masque.
Les Temples de nos Arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.
Sans perdre nos défauts, perdant nos avantages,
Nous briguons en bâillant le beau titre de Sages.
La jeunesse elle-même, éteinte dans sa fleur,
S'agite sans ivresse & jouit sans chaleur.
Ce fleuve, qui jadis arrosoit la prairie,
N'est plus qu'un filet d'eau dont la source est tarie,
Et l'on voit de son or le luxe dégoûté
Gager des malheureux, pour rire à son côté.

FOUS ténébreux & vains, qui n'aimant que vous-mêmes,
Des rêves de vos Nuits composez vos systêmes ;
Catons prématurés, qui, froids calculateurs,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs ;

Vous qui, dans vos boudoirs, ſur l'ouatte & la ſoie
Savourez les langueurs où votre ame ſe noie,
Et changez, chaque jour, pour ſeuls amuſemens,
De Chiens, de Perroquets, de Magots & d'Amans;
Compilateurs peſants; toi, cruel Moraliſte,
Qui crois conſoler l'homme, en le rendant plus triſte;
Peuple immenſe de Sots, de moleſſe hébêté,
Poëtes ſans eſprit, & Catins ſans beauté,
Honoraires Bouffons; toi, Frélon inutile,
Qui dévores le miel que l'Abeille diſtile;
Vous tous, qui variant vos lugubres travers,
Chacun, pour votre compte, ennuiez l'Univers;
Danſez. . . . ſortez du cercle où l'on vous empriſonne;
Répandez ſur la vie un ſel qui l'aſſaiſonne;
Le tems s'échappe, il fuit, ſachez vous en ſaiſir;
Et végétez du moins dans le ſein du plaiſir. . . .

MA carrière eſt remplie! ô Muſe, que j'encenſe,
Souris à mes travaux, voilà ma récompenſe.
J'ai célébré les jeux qui plaiſent à mon cœur;
Qui m'ont ſéduit peut-être en peignant le bonheur.
Puiſſent, puiſſent mes Chants rajeunir notre Scène,

De funèbres attraits embellir Melpoméne ;
A ſes aimables ſœurs prêter des ornemens,
Et leur former par-tout de fidéles Amans !
Amour, ſi dans mes vers je t'ai marqué mon zéle,
A la poſtérité porte-les ſur ton aîle !
Dieu charmant, tous les Arts te doivent leur beauté,
Et ſous leurs traits divers c'eſt toi que j'ai chanté.





REPONSE A UNE LETTRE

Écrite de Province au ſujet du Poëme de la Déclamation.

JE ne répondrai point, mon Ami, aux éloges que vous me prodiguez. Je les regarde comme une amorce que vous jettez à mon amour propre, pour le rendre un peu moins rétif à vos critiques; c'eſt ainſi que le Héros de l'Énéïde ſuſpendoit le triple aboyement de Cerbere, en lui rempliſſant la gueule d'une pâte ſoporifique. Vous me connoiſſiez aſſez pour ne vous pas ſervir de ce petit ſubterfuge. Me confondriez-vous avec ces Auteurs ombrageux qui ne veulent point être troublés dans la poſſeſſion de leur gloire imaginaire, & s'endorment doucement du ſommeil de la médiocrité. C'eſt,

dit-on, un bonheur de leur ressembler; mais le bonheur des Sots ne doit point faire de jaloux; je n'ai garde d'aspirer à leur voluptueuse végétation, & je préfére l'ami qui me tourmente & m'instruit, au flatteur qui me trompe & me dégrade. C'est sous le premier titre que je vous envisage, & que je vais entrer avec vous dans quelques discussions, moins par révolte contre vos jugemens, que par l'envie de m'éclairer davantage. Votre première remarque roule sur la manière dont j'ai vu mon Sujet.

Il falloit, dites-vous, *le creuser*, *le nourrir d'idées approfondies*, *& le traiter moins en Poëte qu'en Philosophe.*

Le conseil peut paroître spécieux; sur-tout dans un siécle où tout s'éteint sous la froide analyse, où l'esprit, à force

de ſubtilités, ſe décompoſe, ſe dénature, & reſte ſans caractère, par la manie même d'en avoir un. Mais, tant que je cultiverai la Poëſie, je me préſerverai de cette affectation qui l'anéantit, de ces raffinemens d'idées, qui ſans donner des connoiſſances nouvelles, jettent ſouvent de l'obſcurité ſur celles qu'on a déja; en un mot, de cette fureur de paroître ce qu'on n'eſt pas, & d'ennuyer profondément ſes chers contemporains. La Nature offre à nos pinceaux tant d'images rapprochées, pourquoi ſortir du cercle qu'elle nous preſcrit, & hors duquel elle ne peut plus nous ſervir de guide? Pourquoi peindre de fantaiſie, lorſqu'on peut peindre d'après l'original. D'ailleurs, la Poëſie didactique a moins pour but de créer, que de conſacrer les préceptes des arts, ou des ſciences établies. La raiſon,

le goût, la vérité, ſur-tout la clarté, voilà ſes objets, les devoirs qu'on lui impoſe, les bornes dans leſquelles elle ſe renferme. Depuis le tems que notre Théâtre ſert de modéle aux autres Nations, & que l'art de déclamer ſe perfectionne parmi nous, on a réfléchi ſur les ſources de l'illuſion, on a diſcuté les moyens de l'augmenter; l'impreſſion des hommes raſſemblés a donné des lumieres qu'eux-mêmes n'avoient pas, & le génie obſervateur a ſouvent fait une loi de l'inſtinct de la multitude. Mon Poëme n'eſt que le réſultat de ces obſervations. J'ai exprimé ce qu'on a penſé & ſenti avant moi; & n'eſt-ce rien que de recueillir toutes les régles importantes d'un Art, & de leur donner une forme qui en facilite le ſouvenir & l'application? Si j'euſſe ſuivi votre conſeil, que j'euſſe ſacrifié l'agrément

à une prétendue ſolidité, perſonne n'en auroit rien ſçu, car perſonne ne m'auroit lû. J'ai voulu faire un Poëme & non un Traité. Nommez-moi beaucoup d'Acteurs & d'Actrices qui fuſſent en état de profiter de mon ouvrage, s'il étoit enveloppé de cette Métaphyſique qu'on ſe plaît à répandre ſur tout. Boileau qui a travaillé pour une claſſe d'hommes bien ſupérieurs, Boileau m'a frayé la route que j'ai tenue. Il a dépoſé dans ſon Art poëtique toutes les régles de la Verſification Françoiſe, telles qu'elles lui avoient été tranſmiſes par ſes prédéceſſeurs. Quelles ſont les idées neuves dont on lui eſt redevable? il a répété ce qui avoit été dit cent fois, mais il l'a répété en vers élégans, harmonieux, précis; & ce ſera dans tous les tems une nouveauté dont peu de gens ſeront capables. Cependant

il n'auroit tenu qu'à lui d'étendre, d'agrandir, de creuser son Sujet, & de l'enrichir de ses propres réfléxions : mais plus ce qu'il avoit à rendre étoit simple & stérile, plus on doit lui sçavoir gré de l'avoir embelli. Il s'entoura de difficultés pour les vaincre, & on lui fit un mérite alors de ce qui fait aujourd'hui le sujet de vos reproches. Quoi qu'il en soit, je ne me repens pas de l'avoir imité ; l'esprit d'un Siécle peut fort bien n'être pas l'esprit d'un autre. La raison est une, elle voit naître, périr, se renouveller tous les systêmes ; elle seule ne change & ne meurt jamais. Le nuage passé, elle brille avec d'autant plus d'éclat qu'elle avoit paru s'éclipser un moment. Votre seconde remarque, & sur laquelle vous appuyez beaucoup, est qu'il ne falloit nommer aucun Acteur vivant.

Votre Ouvrage, dites-vous, *ne devoit conſerver que les noms avoués par la poſtérité, cela lui eût donné un ton plus noble, plus impoſant. Auriez-vous prétendu à la reconnoiſſance de ceux en faveur de qui vous écrivez ?*

Voilà par exemple des idées auxquelles je ne puis me faire. Je trouverois de l'ingratitude à ne point payer à des talens qui nous enchantent tous les jours le tribut de louanges qu'ils méritent. L'Ecrivain eſtimable ſurvit dans ſes Ouvrages, le grand Peintre dans ſes tableaux, le Sculpteur habile ſur le marbre même que ſon ciſeau vivifie. L'Acteur emporte pour ainſi-dire avec lui tous les garants de ſa réputation; il meurt preſqu'entier. Il ne lui reſte qu'une tradition vague, incertaine, que chaque jour affoiblit, & qui n'eſt

ni aſſez honorable pour lui, ni aſſez fructueuſe pour ſes ſucceſſeurs. Pourquoi n'exiſteroit-il point un Ouvrage où l'on fixât en quelque ſorte ſa gloire trop fugitive, & qui tranſmît à la poſtérité reconnoiſſante le ſouvenir des grands talents qui illuſtrent la Scène, avec les traits diſtinctifs qui les caractériſent? Ne ſerions-nous pas bien aiſe d'avoir une idée juſte & préciſe du jeu de Baron, de Mlle le Couvreur & tant d'autres dont les noms frappent ſans ceſſe nos oreilles, & que rien ne repréſente à notre imagination. D'ailleurs, ce ſont moins des portraits, que des modéles que j'ai voulu conſigner, & il ſeroit injuſte de me faire un crime d'avoir loué dans un Poëme de la Déclamation ceux qui en ſont les ſoutiens parmi nous. A l'égard de la reconnoiſſance dont vous parlez, je n'y ai

point eu de prétention. Les talens ne doivent rien à leur Panégyriſte ; mais tout homme qui écrit ſe doit à la vérité. Trop heureux ſeulement , (je parle ici en général) s'il ne ſe fait pas des ennemis irréconciliables de tous ceux dont il oſe hazarder l'éloge ! Il faudroit, je le ſçais , pour louer certaines gens à leur gré , connoître la meſure de leur amour-propre , & c'eſt un abîme qu'il eſt impoſſible d'approfondir. Si par malheur vous êtes en deçà de l'opinion qu'ils ont d'eux , les voilà très-mécontens de vous. Ils oublieront ce que vous avez dit , pour ſonger à ce que vous auriez pu dire , & ſeront très-ſcandaliſés que vous n'ayez pas pénétré plus avant dans la confidence de leur ſupériorité : mais tout cela ne doit point empêcher de rendre juſtice. Ennemis pour ennemis , il vaut mieux s'en faire

par des louanges que par des ſatyres. On en eſt quitte pour bien rire en ſoi-même des miſéres de l'eſprit humain, & s'envelopper dans cette indifférence profonde qui apprécie à ſa juſte valeur la haine ou l'eſtime des hommes. Ces réfléxions ſont les fruits de mon expérience. Revenons aux vôtres.

Vous nommez partialité la préférence que je ſemble donner à Mlle Dumeſnil ſur Mlle Clairon.

Cela dépend de la manière de ſentir. Je ne vous perſuaderois pas ſans doute comme vous parviendriez difficilement à me convaincre. Permettez cependant que je m'explique & me juſtifie. Je ſuis, plus qu'on ne croit, admirateur de Mlle Clairon. L'étude, les combinaiſons, les recherches, l'intelligence la plus promp-

te, un tact d'une extrême délicateſſe, en ont fait une Actrice ſupérieure ; mais la Nature, en ſe jouant, éclipſe les beautés laborieuſes de l'Art. L'irrégularité eſt quelquefois ſublime, & ſouvent il ſe gliſſe de la froideur dans ce qu'on appelle la perfection. On ſçait plus de gré au talent acquis, le talent d'inſtinct fait plus de plaiſir. L'un plaît à la Raiſon, l'autre l'égare, & va chercher ſon Juge dans l'ame des Spectateurs. Tel eſt l'aſcendant de Mlle Dumeſnil, elle entraîne, elle tranſporte. Il ſemble que ſes défauts même ne ſervent qu'à la rapprocher encore plus de la vérité. Ses geſtes ſont bruſques, dit-on, ſes mouvemens trop abandonnés, ſes infléxions dures, à la bonne heure : mais tout cela forme un enſemble qui m'échauffe. Je pleure, je frémis, j'admire & ne ſonge plus aux imperfec-

tions qu'il faut pardonner. Quelques perſonnes refuſent la ſenſibilité à Mlle Clairon : c'eſt, je crois, très-injuſtement. Elle a celle qui tient à la force, à l'énergie, à l'orgueil, à toutes les paſſions qui raiſonnent avec elles-mêmes, & ſe rendent compte de leurs emportemens ; mais a-t-elle cet égarement, ces cris de douleur, cet étouffement d'une voix qui ſe perd dans les ſanglots, cette éloquence foudroyante de ſa rivale ? L'une, par l'élégance des attitudes, la nobleſſe du maintien, l'arrangement de ſon déſordre, & les graces de ſon déſeſpoir, plaira toujours à ce Public inſtruit des fineſſes de nos mœurs & de nos uſages. C'eſt, pour ainſi dire, une Actrice nationale ; l'autre plairoit au Public de tous les Pays. Quelques petites Maîtreſſes diront que Mlle Dumeſnil *fait peur*, & que ſon jeu

eſt *d'un ton qui ne reſſemble à rien ;* les Etrangers qui en ſçavent moins que ces Dames, diront tout bonnement qu'elle eſt l'Actrice de la Nature, & leur ſuffrage provincial l'emportera à la longue ſur une admiration de mode, & un enthouſiaſme d'étiquette.

Eh! n'eſt-il pas ſenſible, vous écriez-vous, *que le Theâtre Français tombe de jour en jour depuis la retraite de Mlle Clairon?*

C'eſt ſûrement une perte pour ce Spectacle; mais de bonne foi, eſt ce la principale cauſe de ſa décadence? Il lui reſte des reſſources pour remplir ce vuide, & le vice radical de la Scène Françoiſe eſt moins la diſette des bons *Sujets* que la foule des médiocres. J'en nommerois cinq ou ſix qui ſont d'une triſteſſe mor-

telle dans le Comique, & ne font rire que dans les Tragédies. Cela ne laisse pas que de refroidir l'intérêt, & de déranger l'*ensemble*. Ces Messieurs nous persécutent à Paris, & *Aufresne* court la Province. C'est réellement cette collection burlesque d'Acteurs misérables qui tue en partie le Théâtre François, & lui ôte cette dignité que lui ont acquise les *le Couvreur* & les *Baron*. Je ne conçois pas à cet égard la facilité du Public; il fait naître lui-même l'inconvénient dont il se plaint, & se repent toute l'année de l'indulgence d'un moment. Lorsque des Acteurs dans leur début ne lui montrent aucune sorte de disposition, ne seroit-il pas plus à propos qu'il s'en défît sur le champ, que de leur prodiguer des encouragemens perfides qui rendent la médiocrité insolente, & refroidissent l'émulation des

vrais talents. Les applaudissemens du Public, quand ils sont déplacés, ressemblent aux pluies hors de saison. Elles élévent autour du bon grain des herbes inutiles qui le surmontent & l'étouffent.

Une autre raison de langueur & de dépérissement est le droit d'ancienneté, c'est-à-dire, le droit de véxer & de tyranniser les Spectateurs. Je ne le considére que relativement aux mauvais Comédiens. Tel nous ennuie réguliérement depuis des années, dont il est autorisé à ne pas souffrir qu'un autre nous amuse. Ce qui devroit fournir un titre d'exclusion, en devient un de préférence; le tems fait tout, & l'on est sûr d'être peu employé à la Comédie-Françoise, quand on a le malheur d'être jeune, de commencer & de réussir. Le Spectateur a beau murmurer, on n'en

tient compte, il peut bâiller s'il lui plaît, mais il faut qu'il écoute, qu'il batte des mains, & se soumette aux réglemens. L'indépendance qui régnoit autrefois dans le Parterre a remonté dans les coulisses & dans le conseil des Comédiens. Ils disposent souverainement, & quand la Nation desire quelque chose, ils en appellent au *Comité*. Qu'on s'étonne après cela qu'il ne se forme point de Sujets; on crie contre mal, on ne s'occupe point du reméde.

AVEC la manie que nous avons des feuilles périodiques, il est étonnant qu'on ne se soit pas encore avisé d'un Journal, où l'Art du Théâtre seroit approfondi, où l'on feroit justice des mauvais Acteurs, où l'on pourroit donner des vues nouvelles à ceux qui sont en état d'en profiter,

ter ; enfin où les grands talens ſeroient mis à leur place , & verroient conſacrer leur ſuccès par des éloges raiſonnés qui valent encore mieux que l'enthouſiaſme de la multitude. Quelques gens du monde avoient entrepris cet Ouvrage pour leur propre ſatisfaction , & l'ont interrompu je ne ſçais trop pourquoi. Pluſieurs de leurs lettres me ſont tombées entre les mains , je vous en envoie des fragments , & vous verrez qu'en ſe jouant ils ont donné l'idée d'un écrit utile & qui nous manque.



LETTRE PREMIERE.

*de Madame de *** au Chevalier de ***.*

VOUS allez peut être me trouver extravagante ; mais, à quelque prix que ce ſoit, il faut que je me ſatisfaſſe. J'ai la tête vive, & dès qu'une idée me rit, elle ne me quitte plus ; c'eſt une perſécution. On dit que les femmes ont preſque toutes cette ſorte d'efferveſcence : c'eſt tant pis, & tant mieux : mais point d'écarts ; venons au fait.

SÇAVEZ-VOUS bien que vous raiſonnez à merveille, ſur la Comédie, ſur l'art théâtral, les défauts qui le déparent, & les moyens de le perfectionner ? D'honneur, je vous décide profond ſur cet article. Votre converſation d'hier, qui,

Dieu merci, finit aſſez tard, m'a donné à rêver toute la nuit. Nuances délicates, tranſitions adroites, repos, ſilences, jeu muet, bienſéances théâtrales, tout cela m'a roulé dans l'imagination. Que croyez-vous qu'il en ſoit réſulté ? Vous riez, & ne demanderiez pas mieux que d'être plaiſant ; ne vous preſſez pas. Une femme qui ne dort point ſe déſole ordinairement, dans l'appréhenſion d'avoir les yeux battus & le teint moins repoſé : moi, j'emploie mes inſomnies à faire des projets, & c'eſt vous que je charge de les mettre en œuvre. Je ſuis folle de Spectacles, c'eſt mon amuſement de prédilection, ma petite loge fait mon bonheur ; mais, comme, en m'exécutant du côté des connoiſſances, j'oſe me vanter de ce tact que donne une ame ſenſible, je deſire infiniment, dans le jeu de

nos Acteurs & les accessoires de la représentation. Vos entretiens qui, dans ce genre, me paroissent singuliérement instructifs, servent encore à me rendre plus difficile. Vos réfléxions, vos vues, vos critiques, même vos plaisanteries, sont autant de traits de lumiere qui me découvrent les secrets de l'art, & m'avertissent de ne me point livrer aux premieres illusions. Qu'en arrive-t-il ? que ma raison augmente, & que mon plaisir diminue. C'est un calcul que je ne puis souffrir, & auquel je veux mettre ordre.

Pour cela, Monsieur, il faut, s'il vous plaît, que vos beaux raisonnemens ne soient pas perdus; que vos remarques n'expirent pas entre nous deux, dans l'ombre de ma Bibliothéque, ou ne s'évaporent pas dans le tumulte d'un soupé. Je veux quelque chose de fixe, & qui

tourne au profit de l'art lui-même. Tout ce que vous me diriez le soir, au retour de l'un des trois spectacles, ayez la bonté de l'écrire le lendemain & de me l'envoyer : j'écrirai aussi de mon côté, moi. Vos idées développeront les miennes ; ou plutôt, je vous laisserai penser, tout à votre aise, pour m'abandonner, par choix, à l'analyse des sentimens. Surtout ne perdons point de vue le Théâtre François : c'est le seul peut-être dont les beautés puissent déterminer nos éloges, & dont les défauts soient intéressans pour des Philosophes tels que nous. J'entends d'ici ce que vous m'objectez. Que gagnera-t-on à ces vains écrits ? tout au monde, Chevalier, & voici comment. Je veux, j'exige qu'ils soient imprimés ; oui, Monsieur, imprimés, & pourquoi non ? Je serai votre Editeur. Il me tarde déja

d'avoir un Libraire à ma toilette. Cela me donnera un air de conséquence, qui me flattera infiniment.

Il faudra, s'il vous plaît, que vos observations paroissent un peu de suite, car je veux être au courant. L'habillement, le costume, les décorations, tout ce qui tient au physique ou au moral de la Scène, sera de votre ressort. Les talens sublimes se négligent-ils ? Il faut réveiller leur émulation. Les dispositions naissantes s'éteignent quelquefois dans le découragement : il faudra les exciter. Vous tiendrez le fil qui guidera nos jeunes Eléves dans ce pénible dédale où ils s'égarent, faute de conducteur. Surtout, point de prévention. Voilà, je le sens bien, la condition délicate du traité. Tenez bon, Chevalier ; ne vous laissez point corrompre

aux charmes de la figure. Les beaux visages, au Théâtre, sont ceux où les passions se peignent, & qui s'animent par l'expression du sentiment.

He bien, convenez-donc que cela n'est point si mal combiné. Je raffole de mon idée, elle me réjouit; elle fait plus, elle m'occupe : j'y vois un but solide : Cela est trop plaisant. Vous voilà Auteur, parce que j'ai passé une nuit sans dormir. Avouez que les Femmes sçavent tirer parti de tout : mais elles veulent être obéies. Songez-y, point de subterfuges, point de fausse modestie, arrangez-vous; c'est une heure ou deux, que tous les matins je vole à votre oisiveté. Je suis impatiente d'entendre ce que dira le Public, & de voir toutes les peines qu'il se donnera pour deviner les coupables. Est-

ce une femme ? eſt-ce un homme ? ſont-ce tous les deux enſemble ? & les critiques, & les éloges, & le charmant pour & contre ! Ce train-là m'amuſe même dans la perſpective ; & vous ſeriez vraiment odieux de me laiſſer en chemin, avec mon projet, mes eſpérances & mon volume.

ADIEU, Chevalier, cette lettre, à force d'être longue, m'a tuée, quoique je l'aie écrite avec plaiſir : mais il faut bien que je prélude, & que je vous donne le ton. A propos, il faudra intituler nos feuilles volantes, *le Spectateur des trois Théâtres* ; je veux avoir les honneurs du titre. Adieu, Monſieur le Spectateur. A ce ſoir, ou vous, ou une lettre qui m'aſſure qu'on eſt prêt à m'obéir.

LETTRE SECONDE.

Du Chevalier de * * *, à Madame de* * * *.

En vérité, Madame, vous avez des idées qui n'appartiennent qu'à vous. Sans les graces de votre ſtile, je me ſerois mis en colère contre votre lettre, & l'inſomnie qui vous l'a fait écrire. Me voilà bien avec vos arrangemens ! moi, qui m'étois endormi le plus indulgent de tous les hommes, je me vois érigé en Ariſtarque à mon réveil ! Que deviendra ma pareſſe ? Que deviendront ces matinées voluptueuſes, où j'entremêlois à beaucoup de frivolité un peu de cette étude ſi douce, quand elle eſt volontaire ? C'eſt toute autre choſe de s'occuper par choix, ou d'avoir à remplir une tâche de tous les jours. Il eſt vrai que la charge eſt bien

allégée par la main qui l'impose. Le desir de vous plaire est un motif, devant lequel les répugnances s'évanouissent : mais, toute galanterie à part, je ne laisse pas que d'être effrayé de votre projet, & il me faudra pour me faire prendre la plume, l'espérance d'un Editeur tel que vous : vous Editeur ! & de quoi ? de mon ouvrage ! je n'ai rien à répondre. Je ne suis point surpris que cette singularité vous tourne la tête ; elle est amusante : je n'y vois de sérieux que l'exécution.

Le Spectateur des trois Théâtres ! que de vues fines, que de réflexions profondes, que de goût & de philosophie même ce titre-là suppose ! Un pareil ouvrage doit renfermer la connoissance de tous les costumes & des mœurs de tous les pays ; car tous les Peuples sont, tour-à-

tour, cités sur la Scène, avec les caractères qui les différencient. Il doit assigner des modéles, conserver la tradition, transmettre à la postérité les grands traits des modernes, entrer dans l'analyse des passions, distinguer leurs nuances, fixer leur langage, suivre l'art dans ses progrès, dans ses variations, prévenir sa décadence, louer sans fadeur, critiquer sans amertume, embrasser enfin les principales branches de l'esprit humain ; & c'est ce que vous voulez que j'exécute en me jouant le matin, pendant que je suis entre les mains de mon valet-de-chambre ! A merveille, votre imagination vole, la mienne est plus lente, je vous en avertis ; & plus je médite sur le Théâtre, moins je suis capable peut-être de ce que vous attendez de moi. C'est l'étude qui rend difficile. Voilà pourquoi les sots ne

devroient jamais l'être. Je me défie toujours de mes idées, quand je n'ai pas eu le tems de les approfondir. Croyez-vous, par exemple, que j'osasse livrer au papier ce que je hazarde dans la conversation ? L'homme qui parle, peut se tromper, il n'a que l'esprit du moment : mais l'homme qui écrit, doit au moins être bien près de la vérité, s'il n'a pas toujours le bonheur de l'atteindre. Après cela, osez compter sur ma diligence. Je penserai beaucoup, j'écrirai peu, & ce n'est point là le compte de ce Monsieur qui doit représenter à votre toilette, en attendant le fruit de ma matinée.

D'ailleurs, n'est-ce pas une peine réelle, d'avoir tous les jours à mortifier une douzaine d'amours propres qui se complaisent dans une douce sécurité ?

Il eſt tant de petits talens, en poſſeſſion de jouir du ſuccès qu'ils n'ont pas ! A quoi bon leur arracher leur bandeau ? Pour eux l'illuſion eſt le bonheur, & il me paroît dur de le troubler quelque part qu'il ſe trouve. Les vérités que je me permettrai ne bleſſeront jamais ſans doute ; mais il ſuffit qu'elles affligent, pour qu'elles me coûtent à prononcer. Bien entendu que vous ſerez de moitié dans l'ouvrage dont il s'agit ; ſans cela, rien.

Pour moi Phébus eſt ſourd, & Pégaſe eſt rétif.

Vos penſées appelleront les miennes, mes ſentimens ſe confondront avec les vôtres : je vous fournirai le canevas, vous y mettrez l'expreſſion & la vie ; vous y répandrez cette ſenſibilité vive qui échauffe tout ce que vous dites, & qui donnera à vos productions le char-

me inexprimable qu'elle prête à votre phiſionomie : car il faut que les écrits en aient une. Vous me décidez profond dans la connoiſſance de l'Art théâtral ; c'eſt me faire beaucoup d'honneur. Comme j'aime que, dans les diſtractions même, l'ame & l'eſprit ſoient pour quelque choſe, j'ai ſuivi le ſpectacle aſſez réguliérement depuis quelques années. J'ai vu ſe ſuccéder des talens de différens genres, j'ai obſervé le goût du Public, les cauſes de ſa froideur & de ſon enthouſiaſme : je me ſuis rendu compte de mes propres impreſſions, & toute mon étude n'a été que mon plaiſir lui même, mais plus recueilli & moins vîte évaporé que l'ivreſſe machinale de la plûpart des Spectateurs. Et nos ſoirées dont vous ne parlez pas ! & ces entretiens charmans, où vous mêlez à la raiſon ce badinage qui l'em-

bellit, croyez-vous, de bonne foi, qu'ils n'ayent rien ajouté au fond de ſcience que vous me ſuppoſez ? Un ſeul des traits qui vous échappent quelquefois, me donne plus à penſer que tout l'art de nos Acteurs. Vous autres Femmes, j'entens celles qui vous reſſemblent, vous avez une ſagacité dans l'eſprit, un tact d'une fineſſe, des ſenſations d'une célérité ! Votre génie eſt dans votre cœur, &, à l'aide de deux beaux yeux, Dieu ſçait comme ce génie-là ſe communique ! Vous donnez des leçons avec l'air d'en demander. Un ſeul de vos regards développe ſouvent mille idées, qui, échappées à une longue méditation, attendoient pour éclore la chaleur du ſentiment. Ces regards, ces deux beaux yeux, ce frottement des eſprits, ces éclairs du moment qui animent la converſation, je

ne les aurai plus pour m'inſpirer dans ce cabinet ſolitaire, où il faudra que je me perde tous les matins dans le vague de mes réflexions. Vous verrez ce qui arrivera. Le Philoſophe fera place au Diſſertateur : j'écrirai froidement ſur un art dont je raiſonnois avec feu, lorſque j'en parlois avec vous. Je m'ennuirai, je vous excéderai, le Public bâillera, les Comédiens crieront, on ſifflera Monſieur le Spectateur, & vous en ſerez la cauſe. Je ſuis bien aiſe d'appuyer ſur les inconvéniens, parce que je ne ſerai pas fâché que vous me ſçachiez gré du ſacrifice.

Une clauſe formidable encore eſt cette obligation de mettre peu d'intervale à nos lettres. Comment cela ſe pourra-t-il ? vous le ſçavez ; quand j'ai vu mouvoir tout l'hiver ce tableau mo-

notone de nos ridicules & de ce que nous appellons nos plaiſirs ; quand je ſuis raſſaſié de Drames, de Brelans, de Wiſth, de médiſance ; quand j'ai bien roulé dans ce tourbillon étourdiſſant, je brûle d'aller repoſer mes yeux & mes eſprits ſur les Scènes paiſibles de la campagne. Je ne reſſemble point heureuſement à ces Etres blaſés, ſimétriques & profondément ennuyés, qui vont chercher la verdure ſur les toiles peintes de nos Spectacles, dont l'ame, pour s'ouvrir au charme de l'harmonie, a beſoin du tapage d'un Orcheſtre, & qui ne connoiſſent l'innocence champêtre que par les Bergeres de nos couliſſes. Pauvres fous ! c'eſt d'une baguette économe qu'ils attendent ces miracles ſans nombre que ſéme en ſe jouant à quelques pas d'eux la main prodigue de la Nature.

Je vous prie en ſon nom de me pardonner cet écart trop ruſtique peut-être pour bien des gens. Quoi qu'il en ſoit, Madame, une fois le mois de Mai arrivé, le moyen d'habiter un cabinet, de s'enſevelir dans des paperaſſes, de ſe brunir la tête de jugemens, de critiques, de diſcuſſions, quand tout rit autour de nous, que les arbres ſe vêtiſſent pour nous recevoir ſous leur ombre, & que la fuite des beaux jours avertit le ſage d'en profiter ! Réfléchiſſez-y & mitigez s'il vous plaît cette condition trop rigoureuſe du traité.

Après toutes mes objections, il faut bien vous dire, pour me raccommoder avec vous, ce que ſérieuſement je penſe de votre idée ; je la crois très-heureuſe. Juſqu'à préſent, la notice de nos Spectacles n'a pu tourner à l'avantage de l'art,

ni de ceux qui le cultivent : c'eſt un moule d'éloges périodiques auſſi ennuyeux pour les indifférens, qu'inutiles aux intéreſſés. Grace à votre ouvrage, (car j'aurai beau faire, ce ne ſera jamais le mien;) on ſuivra l'art pas à pas : les grands talens, comme vous dites fort bien, y recevront des éloges vrais & motivés : des critiques peu décourageantes éclaireront ceux qui commencent. Pour le Public, je n'en ſuis point inquiet; Je vous connois dans le ſtile, la même ſéduction qui reſpire dans vos traits; &, à moins que je ne gâte tout cela, on vous lira avec autant de plaiſir qu'on en trouve à vous voir. Voilà votre horoſcope.

Vous vous plaignez de la longueur de votre lettre, & celle-ci, comment la trouvez-vous? Si on l'interceptoit, on

ſeroit bien attrappé. Je rougis de ce qu'elle renferme, quand je ſonge à tout ce qu'il faudroit vous écrire, & ſurtout aux choſes charmantes qu'il ne tiendroit qu'à vous de mettre dans vos réponſes. Mais j'oublie que je ſuis Monſieur le Spectateur; c'eſt-à-dire, grave par état, & de votre façon. Je me ſoumets, & dès ce moment-ci, j'entre dans mon emploi par vous dire que j'irai ce ſoir à la Comédie Françoiſe, réfléchir & ſpéculer de toute ma force aux dépens de qui il appartiendra.





LETTRE TROISIEME.

Comédie Françoise.

DÉBUT DE MLLE VESTRIS.

LEs circonstances servent vos projets, Madame. Le début de Mlle Vestris fixe tous les regards, & le Monarque * du Nord est oublié pour une Reine de Théâtre. D'autres diroient : voila les François; moi je dis : voilà les hommes. Les papiers de Wilkes, les révoltes de Boston, & Garrick occupent successivement les Penseurs de Londres. Un Roi Etranger, la Guerre de Corse, une Actrice nouvelle occupent Paris tour-à-tour. Cela est dans l'ordre.

---

* Le Roi de Danemarck.

La voix publique vous aura ſans doute appris qu'elle a une figure théâtrale, une taille élégante, & réunit aſſez ces dons de la Nature, ſans leſquels l'art eſt toujours inſuffiſant pour produire une entiere illuſion.

Ce principe me ſemble vrai, ſurtout pour les femmes. Je peux pardonner à Achille de n'être pas beau, s'il ſe deſſine bien, & ſi ſes traits, quoique irréguliers, annoncent un grand caractère ; mais je veux abſolument qu'Iphigénie ſoit belle.

Le rôle d'Aménaïde a été infiniment mieux rendu que celui d'Ariane. Les mouvemens de colere, de nobleſſe, de fureur ont décélé le genre de l'Actrice aux yeux de tous les Spectateurs intelligens. On convient volontiers qu'elle peut aller loin dans tout ce qui tient aux paſſions

fortes, au raiſonnement, même à l'eſprit, mais qu'un travail infatigable peut ſeul ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la ſenſibilité douce, ſi toutefois l'on apprend à pleurer.

Il ne faudroit que bien examiner le caractère de la phiſionomie pour décider le genre des Acteurs. . . . . . .

. . . .

. . . .

Mlle Veſtris eſt belle; mais ſa figure eſt plus noble qu'agréable. Auſſi l'orgueil s'y peindra-t-il mieux que la mélancolie; l'emportement que la tendreſſe; la fierté que la douceur. Pulchérie n'eſt point Zaïre; Rodogune n'eſt point la timide Palmire; & l'emportée Hermionne n'eſt point l'inconſolable Inès.

Ce que je dis de la figure, je le dirai de la taille. C'eſt l'enſemble de l'Actrice qui produit l'illuſion. Toutes les parties de cet enſemble ſont donc ſujettes à la même analyſe. Il y a un caractère dans le port, comme dans la phiſionomie, & le port & la phiſionomie de Mlle Veſtris impoſent plus qu'ils n'intéreſſent.

Son organe, objet des critiques les plus vives qu'elle ait eſſuyées, caractériſe encore ſon talent. C'eſt plûtôt la voix d'une Souveraine qui commande, que celle d'une amante éplorée qui nomme ſon infidéle.

Les Cenſeurs qui ont prononcé ſans retour ſur l'organe de l'Actrice, me paroiſſent trop rigides. Une grande habitude peut rectifier ce défaut, & s'il ſubſiſte encore après beaucoup d'efforts,

il méritera plûtôt un regret qu'une critique.

Elle doit mettre ſon étude, ſurtout à corriger dans ſa voix les inflèxions trop uniformes. J'ai été deux fois lui voir jouer Ariane; je l'ai ſuivie avec intérêt, & c'eſt avec peine que j'ai toujours retrouvé les mêmes modulations dans tous ces paſſages ſi variés d'amour, de douleur & d'emportement, qui rendent ce rôle le plus vrai, & ſi l'on peut dire, le plus *ſçavamment paſſionné* que nous ayons au Théâtre.

C'est une remarque dont Mlle Veſtris ſentira bientôt la vérité. On doit ſeulement l'avertir que cette variété de tons ne s'acquiert point en parcourant ſtudieuſement les intervalles de l'octave: C'eſt en ſe pénétrant profondément de

l'esprit de son rôle ; c'est en s'appropriant l'ame du personnage représenté, que les nuances successives de tendresse, d'espoir, d'indignation ou de fierté, se modulent dans les sons de la voix, comme elles se reproduisent dans les traits du visage.

Les gestes de Mlle Vestris ont de la grace. Ils n'ont point l'air d'avoir subi l'examen compassé du trumeau. Mais peut-être sont-ils trop brusques & trop multipliés. Le nombre des gestes embarrasse l'action & nuit à l'effet ; ce sont des teintes disparates qui ôtent l'harmonie du tableau.

J'ai entendu murmurer autour de moi quelques froids Dissertateurs, partisans zélés des plus antiques erremens des coulisses, & Chevaliers aveugles de tout

ce que l'uſage a conſacré bon ou mauvais. Leur critique tomboit ſur la licence que s'eſt donnée l'Actrice, de paroître en robe de chambre dans les derniers Actes d'Ariane. Je ne me rappelle pas bien ſi elle eſt la premiere à qui l'on doit cette vraiſemblance de coſtume. On ne pourroit que l'en applaudir. Je ne vois point pourquoi une Amante, parce qu'elle eſt fille d'un Roi, ſeroit condamnée à contraindre éternellement ſes ſanglots dans les entraves d'un grand corps. C'eſt au contraire à l'Acteur intelligent à multiplier ces petits détails, dont l'uſage modéré eſt auſſi avantageux au preſtige de la Scène, que l'abus en ſeroit déplacé.

Au reſte, Madame, Mlle Veſtris eſt la plus heureuſe acquiſition qu'ait pu faire

la Scène Françoiſe dans ſon état actuel Si je mêle quelquefois la diſcuſſion à l'éloge, c'eſt que le vrai talent donne le droit d'être ſévère.





LETTRE QUATRIEME.

Comédie Italienne.

LUCILE.

QUOI! vous voulez, Madame, que je vous rende compte de tout ce que vous avez vu, que j'analyſe la cauſe de vos ſenſations, que je vous diſe ſi vous avez eu raiſon de pleurer ?

VOUS étiez à la premiere repréſenſentation de Lucile. Vous avez été témoin de l'effet général. Les larmes d'étiquette tomboient des premieres loges, & vous en avez verſé dans la vôtre, ſans ſonger à les cacher, ni à les faire voir, la Piéce eſt jugée.

Laiſſons ces Ariſtarques, toujours mécontens & toujours malheureux s'écrier : ce n'eſt pas le genre, & l'on ne doit pas

chanter quand on eſt triſte ; on ne và point à l'Opéra-Comique pour pleurer. Nous, Madame, prenons le plaiſir où il ſe trouve.

Ils ſont bien à plaindre ceux qui veulent ainſi aſſervir les jeux de l'imagination à des calculs géométriques, interrogent leur eſprit pour ſçavoir ſi leur ame doit s'attendrir, & ne ſe permettent une ſenſation que quand elle eſt autoriſée par un Sillogiſme. Qu'ils raiſonnent les barbares, mais qu'ils nous permettent de ſentir.

Le fond de Lucile eſt pathétique, & je ne regrette point que l'harmonie prête ſes charmes à l'expreſſion de la douleur. C'eſt un *donné* auquel mon eſprit ſe ſoumet ſans peine, dès qu'il y eſt préparé par le plaiſir de mon oreille. Quand un

Opéra m'ennuie, je dis : c'eſt la faute du Muſicien & non celle de la muſique. Je ne la trouve déplacée que dans les Scènes froides & vuides d'intérêts.

VOILA pourquoi, Madame, les premieres Scènes de Lucile m'ont allarmé. Une toilette & de l'harmonie ſont deux choſes ſi loin l'une de l'autre. La Piéce ne ſe réchauffe qu'à ce quatuor enchanteur qui fixe la réputation du Muſicien.

L'ENTRE'E de Caillot m'a cauſé la plus vive ſenſation. J'ai tremblé, j'ai vû la décoration s'obſcurcir en un inſtant, & mon imagination avec elle. Mes larmes ont coulé & j'ai rendu graces à celui qui me procuroit cette douleur voluptueuſe, un des plus grands plaiſirs de la vie.

L'AIR qu'il chante, ne vous a-t-il pas transportée ? N'admirez vous pas le respect de la musique pour les paroles, des instrumens pour la voix ? Comme la Déclamation est sçavamment & sensiblement adaptée à ce qu'elle doit rendre ! Harmonie, mélodie, desseins, motifs, jours ménagés dans les parties accessoires, pour faire ressortir la partie principale, tout s'y trouve. C'est un chef-d'œuvre, selon moi, que Pergoléze n'auroit pas désavoué, & l'Himne qu'il faut chanter sur sa tombe.

GRETRICK nous a indiqué en musique des effets inconnus jusqu'à lui. Un de ses titres, à l'admiration des Connoisseurs, est sa fécondité. Je ne connois presque point de morceaux de musique de la longueur des siens ; mais la variété de ses modulations,

modulations, leurs gradations ou dégradations insensibles, la fidélité & l'adresse de ses rentrées dans le premier motif, empêchent de remarquer la durée du morceau. Voilà le secret du génie.

Cependant il faut des bornes. Gretrik doit se méfier même de son talent en ce genre, & c'est au Poëte qui travaille avec lui à ne lui pas fournir de trop fréquentes occasions à cette sorte d'écarts. Tel fini que soit un air à quatre reprises, c'est toujours un tour de force qu'il faut éviter.

Je vais, Madame, entrer dans des détails qui vous feront sentir combien le desir de vous plaire me rend attentif, quand je suis au spectacle.

Je reprocherai à notre charmant Gretrik le début de son ouverture. Les dix

premieres meſures ſont communes. Si elles expriment la joie, c'eſt la joie de la Guinguette; & nous voulons celle d'une fête de village, même ennoblie par reſpect pour la Scène. Que dis-je! nous voulons préciſément ce qu'exprime tout le reſte de l'ouverture.

Je ne lui pardonnerai pas davantage l'air de *Dorval*: *quel réveil, quel enchantement*! La Ritournelle brillante, aërienne, annonce le tranſport de l'amour heureux, & ſoudain l'air dégénére en une langueur qui ſemble même altérer la meſure.

Comme il faut toujours mettre l'éloge mérité à côté de la critique impartiale, j'obſerverai ici une des choſes qui caractériſent le plus le tact du Muſicien. Gretrik a ſenti combien un malheureux Ac-

teur est voué à la décontenance toutes les fois qu'une impitoyable Ritournelle vient couper une Scène vive. Aussi ses airs n'ont point de Ritournelle, à moins que l'Acteur n'ait quelque chose à faire & ne remplisse ce vuide par une action quelconque. C'est un mérite que le Parterre n'a peut-être pas senti. Il a profité de l'effet sans approfondir la cause.

COMME vous voyez, Madame, je ne m'astreins pas à un certain ordre. Je passe de la musique aux paroles, du personnage à l'Acteur, de l'Orchestre au Théâtre.

PAR exemple, sans songer si ce n'est ici la place, j'aurois bien quelques légers reproches à faire à Madame *Laruette*, si les jolis sons de sa voix ne résonnoient encore à mon oreille. Mais le moyen de se rappeller la rêveuse Isabelle éveillant les

oiseaux du bocage solitaire, Lise & sa naïveté touchante, Rose & son ingénieux amour, sans laisser tomber les armes de la critique. Comment dire à Mad. *Laruette* qu'elle ne débite point assez son rôle de Lucile; que souvent sa voix enchanteresse dans les airs, est traînante dans la Déclamation; & dans quelle langue enfin avertir les graces de n'être point minaudieres?

EH! parlez-moi donc de Caillot, m'allez-vous dire? je n'avois garde de l'oublier; il est sublime. Il touche parce qu'il est touché lui-même. Sa figure parle, parce que son ame sent. Il est Blaise, il est un pere tendre, vertueux, désolé. Il pleure & arrache les larmes. Aussi ne s'avise-t-il pas de mettre le Parterre dans la confidence de sa douleur. S'il est

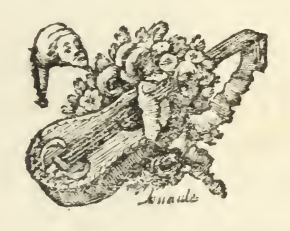
ſeul, c'eſt à lui qu'il parle, & rien n'eſt plus ſimple que de parler ſeul. (Quel malheureux n'a jamais été aſſez profondément affecté pour faire un monologue involontaire!) Je vous le demande, Madame, pendant l'air : *oh ! ma femme*, &c. avez-vous ſongé qu'il étoit ridicule de chanter quand on eſt triſte ? Non, parce que l'air a le caractère qu'il doit avoir, que l'Acteur eſt vraiment attendri, & que ſon cœur communique à ſa voix le ſon pathétique de la plainte.

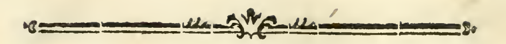
Oui, Madame, tous les genres ſont bons. Ne conteſtons pas les droits de l'harmonie; elle peut tout rendre, & il n'y a point de ſituation de l'ame, point de circonſtances dans la vie qui ſoit au-deſſus de ſon expreſſion. Ceci me rappelle un

trait que vous ſerez bien aiſe de connoître ; car tout ce qui peint un ſentiment énergique, eſt fait pour vous intéreſſer.

La mort arrache à l'époux le plus tendre la femme la plus chérie. La nouvelle vole chez le meilleur ami de cet homme déſolé, & l'ami vient apporter ces conſolations que l'on rejette, qui déſeſperent & que l'on deſire. L'ami s'avance dans les appartemens de cette maiſon qui retentiſſent de cris lamentables. Il pénétre à la chambre du Maître à travers une foule de valets en pleurs. Parvenu à la porte de cette chambre, il entend réſonner un claveſſin. Il entre. Que voit-il ? D'un côté le corps étendu ſans vie ſur une couche funébre ; de l'autre ſon ami échevelé preſſant de ſes mains convulſives de douleur des touches humides de larmes &

chantant : *Rendez-moi ma chere Euridice* .. Ce que je vous dis, Madame, eſt un fait exiſtant. Je l'ai raconté à pluſieurs perſonnes. Une ſeule en a ri, & je n'en ai pas meilleure opinion.





LETTRE CINQUIÉME.

l'Opéra.

SANDOMIR.

VOUS voulez, Madame, que je vous parle de l'Opéra d'Ernelinde, remis au Théâtre ſous le nom de Sandomir; ſongez-vous bien à ce que vous exigez? Jamais les différens intérêts qui ont agité plus d'un conclave, ne mirent autant d'aliénation dans les eſprits. L'enthouſiaſte n'apprécie point l'objet qui l'inſpire, & il s'exalte pour une Ariette, comme pour un Pape. Je connois un Lulliſte infortuné qui n'a jamais été à Caſtor, & à qui l'affiche d'Ernelinde donne la fiévre. La cruelle choſe qu'un ſentiment excluſif!

Je vois à examiner dans Sandomir le genre & l'exécution. Je n'entrerai point

dans le détail du Poëme; le Poëte en a exclu la magie; auſſi ne connois-je rien de moins enchanteur que ſes paroles. La magie, je crois, eſt néceſſaire à l'Opéra. Il n'eſt permis d'y rien détailler; il faut ſauter tous les intermédiaires. Que deviennent alors les expoſitions, les tranſitions & les motifs des Scènes ſans le ſecours de la baguette? C'eſt d'ailleurs une reſſource ſi agréable! Pourquoi la perdre? L'imagination aime tant les voyages! Pourquoi la forcer à reſter en place, quand on peut lui faire parcourir des rivages charmans, la tranſporter des Jardins d'Alcinoüs dans ceux d'Armide, de l'Olimpe dans l'Eliſée, de Gnide à Délos, & la diſtraire un moment des réalités pénibles par d'aimables illuſions!

En muſique je ne connois qu'un genre, la bonne muſique. Dès que mon

oreille eſt contente, je confonds l'Italie & la France, Lulli & Pergoléze, Rameau & Galuppi. Tout bon Muſicien, comme tout honnête homme eſt toujours mon compatriote. J'aime Philidor, lorſque les Sarmathes jurent ſur leurs armes, au nom de Mars, de prendre la défenſe d'Ernelinde éplorée ; quand cette même Ernelinde exprime ſa douleur dans un récitatif dont le pathétique force l'Actrice même de joindre au goſier charmant qu'elle a toujours, la ſenſibilité qu'elle n'a preſque jamais ; quand Rodoald exprime ſa paſſion dans cet air meſuré, dont le caractère un peu ſauvage annonce le Héros du Nord, & laiſſe à ſa galanterie même quelque choſe de guerrier ; enfin quand Rodoald & Sandomir peignent dans un Duo animé tout ce que la jalouſie a de fureur & tout ce qu'elle

donne de force au courage ; chef-d'œuvre à la fois d'harmonie & de débit, où *Larrivée* eſt ce qu'il eſt toujours, & où *Legros* fait une fois un uſage heureux de cette force d'organe qu'il employe ſi ſouvent mal-à-propos.

Je n'ai garde non plus de paſſer ſous ſilence le beau chœur des Prêtres de Mars & des Prêtreſſes de Vénus. On n'a pas aſſez admiré, ſelon moi, la nouveauté du genre & l'exécution de ce morceau. On devroit même un éloge au Poëte d'avoir fourni au Muſicien l'occaſion d'un contraſte ſublime, où ſe mélangent ſi heureuſement l'énergie & la volupté. Mais l'idée eſt de M. D. . . . . & l'éloge appartient à l'Inventeur. Le Public ignore, Madame, combien de fois, ſans le ſçavoir, il a ainſi applaudi aux idées de

cette imagination brûlante, qu'il eût applaudie plus ſouvent & pour ſon compte, ſans les entraves qui chez nous arrêtent le génie, pour peu qu'il ne brigue pas à un certain point les honneurs de la perſécution.

Je ne ſçais, Madame, ſi la perfection des Danſeurs me rend plus difficile ſur les airs de danſe ; mais j'ai été peu content de ceux de Sandomir. Peu de chants neufs. Point de ces coupes originales, Point de ces airs qui font ſauter le Parterre, dont *Rameau* fourmille, & que *Trial* a ſouvent. Joignez à cela des nuances trop tranchantes dans les modulations d'un air à l'autre ; Découſu qui révolte l'oreille du connoiſſeur, inquiéte celle de l'ignorant, & fait des ballets de Philidor plutôt un recueil d'airs

détachés, qu'un ouvrage intéreſſant par l'enſemble. Ce genre exige un talent tout particulier, c'eſt le triomphe de *Rameau* Il ſemble que tel Opéra de ce grand homme ne ſoit qu'un grand air, dont tous les airs particuliers ſont autant de meſures. Rien ne ſe reſſemble ; tout eſt fait l'un pour l'autre.

La muſique des ballets nous rappelle leur exécution, & cette partie eſt aujourd'hui ſi perfectionnée, qu'on eſt ſouvent tenté de croire que le Maître de danſe ſe charge des Poëmes, & que le Poëte deſſine les ballets. Enfin, Madame, puiſqu'il faut prononcer, la muſique de Sandomir a ſouvent captivé mon admiration, & m'a rarement ému. Cet Ouvrage renferme de grands tréſors d'harmonie ; mais l'harmonie ſeule n'eſt que la ſolu-

tion d'un problême géometrique plus ou moins étendu. Les beautés de calcul étonnent l'esprit, l'effrayent quelquefois & ne plaisent jamais à l'ame sensible & délicate. La multiplicité des notes épouvante, & le cœur qui s'épanouit aux sons du haut-bois solitaire, se ferme au fracas d'un orchestre armé d'un *Arpegio* éternel. Tout me semble trop fait dans Philidor. Sa tête calculante n'aime que les écheveaux brouillés. Il oublie trop que le Spectateur rejette tout plaisir qui le fatigue.

FIN.

ERRATA.

PAGE 3, lisez *dìsputé*, au lieu de disputées.

Page 94, *déchaîna*, au lieu de déchaîne.

Page 145, v. 20. lisez *& murmurent*, au lieu de murmurent.

Page 184. ligne 11, lisez *& de tant d'autres*, au lieu de tant d'autres.

DELALAIN donne avis au Public, qu'on trouvera chez lui toutes les Œuvres de M. DORAT en six volumes, d'un format commode & portatif; les Piéces de Théâtre se distribuent séparément. Comme il y a des Piéces ajoutées dans les six volumes qu'on annonce, on les donnera en forme de Supplément pour ceux qui ont la Collection en grand papier.